U d'/of OTTAWA
39003003204384

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lestypographespa00bout

LES

TYPOGRAPHES PARISIENS

SUIVIS D'UN

PETIT DICTIONNAIRE

DE LA

LANGUE VERTE TYPOGRAPHIQUE

PAR

EUGÈNE BOUTMY

CORRECTEUR D'IMPRIMERIE

Ridendo...

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, 72, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

ET CHEZ JONDÉ, LIBRAIRE, 63, RUE DE SÈVRES

—

1874

Tous droits réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA
Lovaniensis

428847

Z
145
.P3B65
1874

AUX TYPOGRAPHES

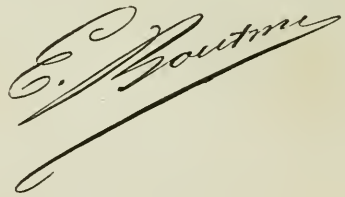
Il y a vingt ans environ, j'entrais dans la famille typographique; je venais de quitter sans regret le monde universitaire. A mesure que je me mêlai davantage à la vie de l'atelier, je m'y intéressai et finis par m'y attacher exclusivement. Ma profession me plaisait; le milieu m'était sympathique; je me fis vite aux mœurs et aux usages de cette existence nouvelle. Je me plus à noter les principaux linéaments des types si divers et si prime-sautiers qui passaient devant mes yeux.

Des loisirs forcés me donnèrent, il y a plus de trois ans, l'occasion de réaliser le projet, conçu antérieurement, d'écrire la monographie des *typographes parisiens* à un point de vue purement pittoresque et fantaisiste, en la dégageant de l'élément technique.

C'est le fruit de ces loisirs que je viens offrir

aux typographes. J'aime à croire qu'ils prendront plaisir à lire cette modeste brochure, que termine un *Petit Dictionnaire de la langue verte typographique*, partie essentiellement neuve de mon travail.

Je recevrai avec reconnaissance les observations qu'on voudra bien me faire. La brochure ayant été tirée à petit nombre, il est possible qu'une édition ultérieure soit faite. Je comblerais alors les lacunes qui me seraient signalées et rectifierais les erreurs que j'ai pu commettre; en sorte que les *Typographes parisiens*, cessant d'être un Essai personnel, assurément très-imparfait, deviendraient pour ainsi dire l'œuvre de la corporation tout entière.



Paris, le 10 janvier 1874.

LES

TYPOGRAPHES

PARISIENS

C'est à un point de vue purement pittoresque et fantaisiste que nous nous proposons de considérer ici les *typographes,* laissant de côté ce qui est exclusivement professionnel et technique.

Il est presque inutile de le dire, les fils de Gutenberg constituent une espèce complétement moderne, sans analogue dans les temps anciens : ni les *librarii* de Rome, qui transcrivaient les livres; ni les *notarii,* qui recueillaient les discours et les plaidoyers prononcés devant le peuple assemblé; ni les scribes, ni les copistes, ni les enlumineurs de missels du moyen âge, ne sont comparables ou assimilables aux typographes de nos jours.

Il est donc tout d'abord indispensable de définir exactement ce qu'il faut entendre par le mot *typographe.* Pour le vulgaire, pour les gens du monde, d'après le Dictionnaire de l'Académie même, un *typographe* est « celui qui sait, qui exerce l'art de l'imprimerie, et, plus spécialement, tous les arts qui concourent à l'imprimerie; » mais, pour les initiés, pour ceux qui sont de la *boîte,* comme on dit, pour les *enfants de la balle,* ce mot n'a plus la même extension. Ne sont pas typographes tous les ouvriers employés dans une imprimerie : celui seul qui lève la lettre,

celui qui met en pages, qui impose, qui exécute les corrections, en un mot qui manipule le caractère, est un typographe; les autres sont les imprimeurs ou pressiers, les conducteurs de machines, les margeurs, les receveurs, les clicheurs, etc. Le correcteur lui-même n'est typographe que s'il sait composer, et cela est si vrai que la Société typographique ne l'admet dans son sein que comme compositeur, et non en qualité de correcteur.

Voici ce que dit sur ce sujet M. Jules Ladimir, dans une étude remplie de verve et d'esprit, écrite il y a quelque vingt ans : « Il y a des ignorants qui confondent le compositeur avec l'imprimeur. Gardez-vous-en bien! cela est erroné et peu charitable. L'imprimeur proprement dit, le *pressier*, est un être brut, grossier, un *ours*, ainsi que le nomment (ou plutôt le nommaient) les compositeurs. Entre les deux espèces, la démarcation est vive et tranchée, quoiqu'elles habitent ensemble cette sorte de ruche ou de polypier qui porte le nom d'*imprimerie*. La blouse et le bonnet de papier ont souvent ensemble maille à partir ; et pourtant ils ne peuvent exister l'un sans l'autre : le compositeur est la cause, l'imprimeur est l'effet. La blouse professe un mépris injurieux pour ce collaborateur obligé qu'elle foule sous ses pieds ; car les imprimeurs, avec leurs lourdes presses, sont relégués à l'étage inférieur. Mais le bonnet de papier, dont les gains sont souvent plus forts et plus réguliers que ceux de son antagoniste, s'en venge en lui appliquant l'épithète de *singe*, soit à cause des gestes drolatiques que fait en besognant le compositeur, soit parce que son occupation consiste à reproduire l'œuvre d'autrui. »

Dans le passage que nous venons de citer, le typographe est parfaitement défini ; mais ce qui regarde le pressier a cessé d'être vrai : le pressier, en effet, a presque disparu partout ; il a été remplacé par le conducteur de

machines, lequel n'est, en général, que très-peu supérieur à son devancier. Ses gains se sont accrus; mais sa culture intellectuelle n'a pas suivi une marche ascendante analogue. Mieux rétribué que le typographe proprement dit, nous devons cependant reconnaître qu'il lui est encore inférieur sous le rapport des idées et des aspirations. Nous avons rencontré, toutefois, quelques individualités remarquables à tous égards.

Au point de vue de la hiérarchie, les typographes peuvent être rangés sous trois catégories : le *prote*, le *metteur en pages* et le *paquetier;* mais ces distinctions sont, à vrai dire, à peu près fictives : un prote peut perdre son emploi et redevenir metteur en pages ou chef de conscience. Il n'est pas rare de voir un metteur en pages reprendre la casse et lever la lettre comme à ses débuts. Nous avons connu un ancien metteur du *Moniteur universel* que le décret de M. Rouher a atteint et qui, plus tard, *pompait* les *petits clous* à la *pige* comme les camarades, côte à côte avec ses anciens paquetiers : il était redescendu au rang de simple *plâtre*, après avoir pendant des années émargé les appointements d'un préfet.

Ce n'est donc pas la hiérarchie qui détermine la physionomie du typographe : c'est le type individuel ou le genre habituel des travaux. Mais, avant de rechercher le caractère particulier à chaque genre, il n'est pas hors de propos d'introduire le lecteur dans l'antre où le personnage qui nous occupe passe la plus grande partie de sa vie. Citons d'abord Balzac; nous ne saurions prendre un guide plus sûr et en même temps plus exact. Voici en quels termes il décrit, dans son roman intitulé : *Illusions perdues*, l'établissement de David Séchard, à Angoulême : « L'imprimerie, située dans l'endroit où la rue de Beaulieu débouche sur la place du Mûrier, s'était établie dans cette maison vers la fin du règne de Louis XIV. Aussi, depuis

192 147

longtemps, les lieux avaient-ils été disposés pour l'exploitation de cette industrie. Le rez-de-chaussée formait une immense pièce éclairée sur la rue par un vieux vitrage et par un grand châssis sur une cour intérieure. On pouvait d'ailleurs arriver au bureau du maître par une allée. Mais, en province, les procédés de la typographie sont toujours l'objet d'une curiosité si vive, que les chalands aimaient mieux entrer par une porte vitrée pratiquée dans la devanture donnant sur la rue, quoiqu'il fallût descendre quelques marches, le sol de l'atelier se trouvant au-dessous du niveau de la chaussée. Les curieux ébahis ne prenaient jamais garde aux inconvénients du passage à travers les défilés de l'atelier. S'ils regardaient les berceaux formés par les feuilles étendues sur des cordes attachées au plancher, ils se heurtaient le long des rangs de casses, ou se faisaient décoiffer par les barres de fer qui maintenaient les presses. S'ils suivaient les agiles mouvements d'un compositeur grappillant ses lettres dans les cent cinquante-deux cassetins de sa casse, lisant sa copie, relisant sa ligne dans son composteur en y glissant une interligne, ils donnaient dans une rame de papier trempé chargé de ses pavés, ou s'attrapaient la hanche dans l'angle d'un banc; le tout au grand amusement des *singes* et des *ours*. Jamais personne n'était arrivé sans accident jusqu'à deux grandes cages situées au bout de cette caverne, qui formaient deux misérables pavillons sur la cour, et où trônaient d'un côté le prote et de l'autre le maître imprimeur..... Au fond de la cour et adossé au mur mitoyen s'élevait un appentis en ruine où se trempait et se façonnait le papier. Là était l'évier sur lequel se lavaient avant et après le tirage les formes, ou, pour employer le langage vulgaire, les planches de caractères; il s'en échappait une décoction d'encre mêlée aux eaux ménagères de la maison, qui faisait croire aux paysans venus les jours de

marché que le diable se débarbouillait dans cette maison... ».

Voilà ce qu'était une imprimerie de province, il y a quarante ans. L'emploi de la vapeur a modifié cet aspect en quelques points, et a donné à cette industrie un caractère d'usine qu'elle n'avait point autrefois. Empruntons donc au livre humoristique intitulé : *Typographes et gens de lettres*, écrit par un enfant de la balle, le tableau animé d'une imprimerie contemporaine en pleine activité : « D'un côté, ce sont les machines qui dévorent d'immenses quantités de papier en grondant comme le dogue auquel on veut ravir sa proie. Les margeurs poussent négligemment, en chantant la chanson en vogue, les feuilles qui disparaissent immaculées pour venir tomber tout imprimées entre les mains des receveurs. Plus loin sont les imprimeurs, dernier vestige de l'ancienne imprimerie, qui font le moulinet en racontant leurs interminables histoires. Par ici sont les compositeurs, discourant, plaisantant, discutant, sans que pour cela le mouvement des doigts se ralentisse. »

« En mettant le pied dans la salle de composition ou *galerie*, dit M. Jules Ladimir, nous avons entendu un bourdonnement, un dissonant assemblage de voix dans tous les tons, depuis le fausset aigu des apprentis jusqu'à la basse-taille des doyens, qui grommellent sans cesse comme de vieux bisons, en ruminant leur ouvrage. Donnons-nous la mine d'un auteur et prenons un air sans façon ; car ces messieurs n'aiment pas les étrangers qui viennent, avec un lorgnon enchâssé dans l'arcade sourcilière, les regarder travailler comme on regarde les singes ou les ours monter à l'arbre et faire leurs exercices. Souvent ils se donnent le mot pour se livrer alors aux contorsions les plus bizarres, de sorte que le visiteur se croit traîtreusement amené dans une salle de maniaques ou d'épileptiques.....

Écoutons. Les intelligences frottées incessamment l'une par l'autre dégagent un feu roulant de saillies, de bons mots, de pointes, de sarcasmes, de calembours, de coq-à-l'âne à désespérer Odry. A l'atelier, on ne respecte rien, ni les hommes de lettres, ni les hommes d'État, ni les artistes, ni le talent, ni la richesse, ni même la sottise. Renvoyée d'un bout de la galerie à l'autre, l'épigramme rebondit, redouble de verve et de sel. *Vires acquirit eundo.* Les ridicules sont découverts avec une sagacité merveilleuse, mis à nu et fouettés sans miséricorde... Parfois les compositeurs tournent contre leurs propres confrères cette rage de l'ironie, cette monomanie homicide de la satire. A-t-on surpris dans la galerie quelque figure frappée à un certain coin, quelque angle facial trop aigu, un crâne sur lequel la sottise en relief eût épouvanté Gall, une physionomie condamnée d'avance par Lavater, un de ces tristes hères dont l'extérieur effacé, craintif, porte l'empreinte d'une création manquée et qui occupent parmi les hommes la même place que l'unau et l'aï chez les animaux, malheur! Il sera comme un piton qui fait crever la nue et descendre la foudre. Sur lui les cataractes sont ouvertes; elles l'engloutiront, à moins que, comme cela arrive, il ne préfère abandonner la place et l'atelier; ou bien encore qu'il n'emploie sa force physique pour faire respecter sa faiblesse intellectuelle..... Si le compositeur n'est pas en train de travailler, il rêve..... »

« Le lieu où s'élaborent les grands travaux qui doivent donner au monde la vie et la lumière est généralement situé dans un quartier retiré dont les abords, semblables à ceux d'un antre mystérieux, se révèlent à l'odorat par des odeurs inconnues, étranges, produites par le mélange des émanations diverses de la colle, du papier humide, de l'encre et de la potasse. Le public, qui n'a pas encore pu s'habituer à croire que l'imprimerie est

un état manuel, plonge toujours un regard défiant et empreint d'une vive curiosité lorsqu'il passe près d'une de ces demeures. Son étonnement augmente encore lorsqu'il en voit sortir, pour aller se réfugier dans les cabarets voisins, des hommes coiffés de toques, de bonnets de police, de mitres en papier. Leur accoutrement étrange, qu'eux seuls savent porter, leur attire, sinon le respect, du moins cet intérêt curieux et empressé que porte le public à tout ce qui lui est inconnu..... L'aménagement d'une imprimerie est généralement composé de la façon suivante : la machine à vapeur au sous-sol; au rez-de-chaussée, les presses mécaniques — que les phraseurs appellent les canons de l'intelligence et les mortiers de la pensée — et les presses. Quand tout cela marche, c'est un vacarme à étourdir un sourd. Au premier étage sont placés les compositeurs qui, suivant l'importance de la maison, peuvent occuper jusqu'aux mansardes. Les ateliers de composition, ou *boîtes*, comme les appellent les compositeurs, se divisent, sous le rapport de l'aménagement, en trois catégories bien distinctes. La première se compose des imprimeries où l'on y voit à travailler; la seconde, de celles où l'on y voit un peu; la troisième, de celles où l'on n'y voit pas. Cette dernière catégorie est la plus nombreuse. A Paris, où, dans son langage pittoresque et coloré, l'ouvrier dénomme d'une façon particulière les hommes et les choses, il a donné le nom de *cage* à tout atelier couvert de vitres. Là, pas de disputes pour les places; pas de réclamations au metteur en pages, au prote ou au patron, fondées sur le droit d'ancienneté; car le jour est le même partout. Il est vrai que ce genre d'atelier a bien aussi ses désagréments : on y gèle en hiver, on y grille en été; par les temps de pluie, l'eau coule dans les casses et distribue des douches à profusion; mais le compositeur est industrieux comme le castor et habile comme le singe, dont il

est l'imitateur par ses mouvements. En été, pour parer à la chaleur, il tend au-dessus de sa tête des cordes sur lesquelles il place des maculatures. En hiver, il corrompt l'homme de peine préposé à la distribution du charbon en lui offrant le canon de l'estime et la goutte de l'amitié, afin d'obtenir une deuxième édition de combustible. Lorsqu'il pleut, il a le choix ou de placer un parapluie au-dessus de sa tête, ou de recevoir l'eau, ce qui avec le temps ne laisse pas d'être agréable; car il se voit obligé de recourir au marchand de vin le plus voisin, afin de combattre d'une façon homœopathique la fraîcheur extérieure du corps. Dans les imprimeries qui appartiennent à la seconde classe, les désagréments sont moins nombreux; mais les ouvriers placés auprès des fenêtres voient seuls à travailler; pour les autres, ils ne voient rien, si ce n'est qu'ils ne voient pas. Inutile de parler de la troisième catégorie d'ateliers. Tous les désagréments s'y trouvent réunis. Ajoutons un détail : dans les ateliers de composition, il est de règle de nettoyer le moins possible; le parquet est, il est vrai, balayé deux fois par semaine, mais les murs ne sont jamais reblanchis, les carreaux de vitre sont lavés au plus une fois l'an; ce qui donne à la salle un aspect sombre et mystérieux; elle a l'air enfumé d'un tableau de Rembrandt (1). » Voici à ce sujet une piquante anecdote que nous fournit l'ouvrage cité plus haut : « Il arriva un jour qu'un ancien ministre apporta lui-même ses épreuves à l'imprimerie. C'était un dimanche; l'atelier avait un aspect de propreté et de fête; on eût dit qu'il attendait cette visite. Après s'être entretenu quelque temps avec les compositeurs, il se mit à examiner l'atelier en homme qui cherche à se rappeler : « La dernière fois que

(1) *Typographes et gens de lettres*, ouvrage très-intéressant, que nous recommandons a l'attention des lecteurs.

» je suis venu ici, dit-il, c'était en 1836 ; mon metteur en » pages était là, » et il indiquait l'endroit. « Il avait dans les » ordres un frère qui est devenu évêque ; il y a tantôt vingt- » cinq ans de cela... Il s'est passé bien des choses depuis ; » les hommes ont vieilli ; seul, votre atelier a conservé la » même physionomie... Il est toujours aussi sale... »

Le moment de la *banque*, c'est-à-dire de la paye, offre dans une imprimerie un coup d'œil curieux. Les bruits connus de l'atelier ont fait silence ; les ouvriers, revêtus de leurs paletots, forment, en attendant, des groupes recueillis ; le guichet s'ouvre : le prote appelle un à un les metteurs en pages, qui à leur tour distribuent à chacun de leurs paquetiers ce qui lui revient ; après les metteurs, c'est le tour des hommes de conscience ; puis viennent les conducteurs, qui reçoivent pour leur équipe ; les pressiers, le trempeur, le chauffeur et le brocheur, l'homme de peine et les apprentis. Enfin c'est le tour des correcteurs. Dans quelques rares maisons, le prote apporte lui-même à ces derniers le salaire de la quinzaine ; dans la plupart, ils passent, comme nous venons de le dire, les derniers, preuve de la haute considération qu'on leur accorde. De toutes parts retentit à cet instant dans l'atelier le bruit métallique de l'or et de l'argent que l'on remue, bruit inaccoutumé ; les apprentis, un cornet de papier à la main, vont de rang en rang recueillir les collectes et les souscriptions ; là un organisateur de fins déjeuners, qui a pris toute la dépense pour lui, règle ses comptes avec ses convives ; dans un coin, un fanatique de saint Lundi calcule comment il pourra satisfaire ses *loups*... ou les fuir. Enfin, à huit heures tout le monde est parti, et les préoccupations sont chassées pour quinze jours.

Maintenant que nous connaissons la caverne, examinons plus en détail ceux qui l'habitent et lui donnent la vie et le mouvement.

Sous le rapport des travaux divers qu'ils sont appelés à faire, les typographes se divisent en trois classes : les *labeuriers*, c'est-à-dire ceux qui composent le plus habituellement les ouvrages de longue haleine ; les *journalistes*, spécialement employés à la composition des nombreux journaux quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, et les *tableautiers*, qui exécutent les tableaux de chemins de fer, de douane, de statistique, etc. En outre, on compte quelques ouvriers spéciaux pour la composition des ouvrages de mathématiques, du plain-chant et de la musique. Mais ces catégories ne sont pas tellement fermées qu'un *labeurier* ne devienne *journaliste* ou *tableautier*, et réciproquement ; aucun typographe n'est absolument parqué dans sa spécialité. Dans la même imprimerie, on distingue, outre le prote, comme nous l'avons déjà dit, les metteurs en pages, les paquetiers et les *corrigeurs*. Ces derniers sont à la journée ou plutôt à l'heure, et font partie de la *conscience*. Les gains sont, on le conçoit, inégaux suivant les aptitudes et l'assiduité au travail. Les *journalistes* sont les mieux rétribués.

Au point de vue des types et des caractères individuels, il est impossible d'établir des divisions précises. Le typographe est un être « ondoyant et divers, » essentiellement fantaisiste et prime-sautier. Pourtant, nous distinguerons les genres suivants. C'est d'abord le *gourgousseur*, qui ne sait pas renfermer en lui-même ses impressions et qui les exhale à tout propos en plaintes, en récriminations, en doléances de toute sorte. De mémoire de compositeur, oncques n'a vu le *gourgousseur* satisfait. Son caractère morose et grondeur fait le vide autour de lui mieux que ne le ferait une machine pneumatique. Le *gourgousseur* est presque toujours en même temps *chevrotin*, c'est-à-dire facilement irascible. Le *fricoteur*, lui, est une véritable plaie pour l'atelier. On l'appelle encore *pilleur de*

boites. Le premier arrivé à l'atelier, il passe rapidement en revue les casses des camarades qui travaillent sur le même caractère que le sien, et prélève un impôt sur chacun. Dans sa conscience, il ne considère pas cet acte comme un vol, et pourtant c'en est un véritable, puisqu'il s'empare du résultat du travail de ses confrères. Comme tous les coquins, le fricoteur est doué d'une certaine audace; il a le verbe haut, cherche à intimider ses victimes, et joint souvent à ses défauts celui d'être gourgousseur. Le typographe *casanier* est moins rare qu'on ne pourrait le supposer. Il se reconnaît à des signes particuliers : « Dès qu'il est depuis quelque temps dans un atelier et qu'il en connaît les us et coutumes, il en fait dans son imagination la maison de retraite pour ses vieux ans et se considère lui-même comme partie intégrante du matériel; sa place est un modèle de propreté; le soin méticuleux qu'il met à toujours garder la même position devant sa casse fait que l'endroit où posent ses pieds en a pris l'empreinte; chaque coin de l'atelier lui rappelle une histoire, une anecdote, un souvenir. Son rang est aménagé avec un soin infini. Il a une collection de choses sans nom et sans utilité pour d'autres que pour lui et qui toutes lui sont chères. Il s'est créé des amis ; il tient à ses relations ; le patron n'a pas de plus chaud défenseur que lui. Si, par malheur, il est forcé de sortir de cette maison qu'il regardait comme la sienne, de quitter cette place où il a passé tant de longues heures, d'abandonner à des inconnus ces casses qu'il soignait avec tant d'amour, il ramasse tristement son *saint-jean*, et s'en va en essayant de faire croire à une indifférence qui est bien loin de son cœur (1). »

Un caractère commun à la grande majorité des typographes, c'est l'amour du progrès et des idées nouvelles. En

(1) *Typographes et gens de lettres.*

tout et partout le compositeur est pour le progrès. « Il a été, dit M. Jules Ladimir, de toutes les religions nouvelles qui ont essayé de reconquérir notre foi lasse de tout, même de sa pauvre sœur, l'espérance. On l'a vu successivement saint-simonien, fouriériste, châteliste, etc. » On doit se souvenir que ce sont des typographes qui ont commencé la révolution de 1830. Leurs successeurs appartiennent presque tous à l'opinion républicaine, et la nuance des journaux auxquels ils sont employés ne déteint que très-peu sur eux.

L'ouvrier compositeur se croit, en général, apte à tout; mais, parmi les carrières qui lui offrent le plus d'attrait, il faut ranger en première ligne la carrière théâtrale. C'est pour beaucoup de typographes une idée fixe, un *hanneton*, comme on dit dans les ateliers. La typographie parisienne a une troupe théâtrale exclusivement composée de compositeurs et de leurs femmes ou de leurs sœurs; cette troupe joue la comédie comme une troupe de province. Nous avons assisté à quelques-unes de ces représentations, et nous devons dire que nous nous sommes retiré très-satisfait : la plupart des acteurs possédaient bien les planches et s'acquittaient de leur rôle avec tact et intelligence. Peut-être laissaient-ils pourtant trop à faire au souffleur. Cette société, organisée dans un but purement philanthropique, verse environ deux mille francs par an aux confrères besoigneux.

Il y a aussi des poëtes parmi les fils de Gutenberg; sans parler d'Hégésippe Moreau et de Béranger qui furent compositeurs, on compte dans la famille typographique de nombreux amants de la Muse, qui, pour être moins célèbres, ne sont pourtant pas sans mérite. Ceux-là, ouvriers laborieux, n'abandonnent point la casse pour les applaudissements de la foule, et ils ne voient dans la poésie qu'une douce diversion aux travaux du jour. Citons quel-

ques noms : Théodore Alfonsi, auteur de *Chants et chansons;* Th. Delaville, Adolphe Péqueret, Edouard Maraux; V.-E. Gautier, imprimeur à Nice; Ch. Bunel, Eugène Petit, E. Pelsez, J.-F. Arnould, Chassat, Eugène Duras, J.-J. Chataignon, Le Godec, Victor Heuré, Barillot, etc.

Il est un trait de caractère, commun à tous les typographes, que nous nous reprocherions de passer sous silence : c'est le bon cœur, la facilité à plaindre l'infortune, la promptitude avec laquelle chacun d'eux vient au secours des misères qui frappent autour de lui. « Le compositeur, dit M. Ladimir dans l'article que nous avons déjà cité, a le cœur sur la main. Arrive-t-il à un confrère de faire une longue maladie ; lui a-t-on, pendant son absence, emprunté son mobilier ; est-ce un étranger qui débarque sans ressource, ou qui, faute d'ouvrage, veut retourner chez lui, ou bien un enfant pâle qui s'étiole et meurt de nostalgie ; est-ce une veuve que la mort de son mari vient de priver à l'improviste de tout moyen d'existence, aussitôt une circulaire court les imprimeries, une liste de souscription se forme, s'allonge, se remplit, se gonfle et se résout en une somme assez ronde qui tombe inopinément dans la main du pauvre diable. Cela se fait avec délicatesse ; souvent même la charité porte les typographes à venir au secours d'individus qui ne sont pas de leur profession. »

Voilà le portrait du typographe actuel ; nous l'avons tracé avec tout le soin et toute la vérité possible. Pourtant il nous reste encore un trait à ajouter qui n'est point en faveur de notre modèle : nous voulons parler de sa propension à fêter plus que de raison la dive bouteille. C'est surtout dans la nombreuse armée des *rouleurs* (1), c'est-à-

(1) Voir au Dictionnaire le portrait du *rouleur*, tracé d'une façon aussi exacte que pittoresque par notre ami M. Delestre.

dire des ouvriers qui ne séjournent pas longtemps dans la même imprimerie, que se rencontrent le plus de « courtisans de la dive bouteille, » comme on disait jadis; c'est là que fourmillent les *poivreaux*, ces incorrigibles ivrognes, souvent habiles ouvriers, mais qui ne savent jamais résister à la tentation de prendre une *tasse*, d'*écraser un grain*, ou d'*étouffer un perroquet*. Ceux-là saisissent aux cheveux la moindre occasion de prendre la *barbe*, et, sous le fallacieux prétexte de rendre les derniers devoirs à un ami, ils ne manquent jamais de manger le traditionnel *lapin* et de s'enivrer à l'issue de la cérémonie funèbre. Nous n'avons pas besoin de dire que les *poivreaux* sont aujourd'hui en minorité. Ils sont, on le conçoit aisément, le fléau des marchands de vin, et il n'est pas de ruses auxquelles ils n'aient recours pour échapper aux *loups*, c'est-à-dire à leurs créanciers, le jour où ils touchent leur maigre banque. Il nous revient en mémoire un moyen assez piquant, employé par l'un d'eux pour sortir de l'imprimerie sans être harcelé par les *loups* qui l'attendaient à la porte. Le quidam en question imagina de se blottir dans une de ces voitures à bras couvertes que traînent les hommes de peine et qui servent à transporter chez le brocheur les feuilles imprimées. L'homme de peine de la maison se prêta de bonne grâce à la ruse et se mit en devoir de voiturer son fardeau au dehors; mais le personnage était gros et lourd : un des créanciers s'approcha complaisamment, poussa à la roue et contribua ainsi à la fuite de son débiteur; en sorte que le *loup* et ses confrères restèrent à se morfondre à la porte pendant plusieurs heures, tandis que le *louvetier* désaltérait son complice et son sauveur chez un marchand de vin du voisinage.

L'anecdote n'est point à dédaigner, surtout dans la matière qui nous occupe, et bien souvent elle caractérise une individualité mieux que ne le pourraient faire de prolixes

descriptions. En voici quelques-unes parfaitement authentiques, « congruentes » à notre sujet.

La semaine a été rude; les auteurs et les éditeurs ont mis l'atelier sur les dents, aussi bien les metteurs que la conscience. Enfin c'est samedi, c'est jour de banque. Il est huit heures et demie : la banque est faite; la conscience a reçu sa quinzaine; les metteurs ont soldé leurs paquetiers. « Allons prendre une *tasse*, dit un metteur à un homme de conscience. — Allons! » répond l'autre. Sans prendre le temps de quitter la blouse de toile blanche percée à l'endroit où l'ouvrier s'appuie sur le marbre, çà et là maculée de larges taches d'encre d'imprimerie, serrée à la taille par une ficelle effilochée qui a déjà servi à lier les paquets, nos deux hommes s'en vont au *Petit-Dunkerque* ou ailleurs. Ils boivent une tasse; ils causent politique; ils s'échauffent; ils boivent un litre, ils en absorbent un autre, et, quand ils songent à aller reprendre leur paletot, la *boîte* est fermée. « Eh bien, allons à la Halle! — Partons. » Les voilà tous deux, leurs espadrilles aux pieds, dans le costume que nous venons de décrire, attablés chez Baratte ou dans quelque autre cabaret des Halles. Les heures coulent vite, le vin aussi. Le moins ivre songe enfin à rentrer. L'autre veut aller voir les *amis* (le typographe ne les oublie jamais). « Allons voir les amis, puisque c'est ton idée; mais lesquels? — X... est à Caen. — Allons à Caen. » Sans discuter davantage, nos deux *typos* se rendent à la gare Saint-Lazare, prennent leurs billets pour Caen et y arrivent le matin..., penauds et dégrisés. Les *amis* leur prêtent les vêtements indispensables. On fait fête, et l'on se... regrise. La banque bue et mangée, on repart..., après avoir repris la blouse et les espadrilles; on a conservé juste de quoi revenir à Paris. Nos deux voyageurs s'endorment; mais, fatalité! l'un d'eux se réveille à un arrêt, descend, veut boire une *tasse*

à la gare et laisse partir le train..., et le train emporte son camarade, lequel avait en poche les deux billets. Le malheureux est resté là deux jours sans le sou, conduit chez M. le Maire du village voisin, pataugeant dans la boue, presque pris pour un malfaiteur. Enfin, son billet lui ayant été renvoyé, il put revenir. On en fit, comme bien vous pensez, des gorges chaudes dans l'atelier. Mais le pauvre Joseph, un des meilleurs typographes que nous connaissions, ne s'est pas corrigé pour cela, et Henri, son complice, entré depuis dans les journaux, rit encore de cette escapade quand on la lui rappelle.

Autre exemple d'originalité.

Un vieux typographe eut un jour une fantaisie singulière. Comme les héros de l'aventure divertissante que nous venons de raconter, il se trouvait aux Halles, un dimanche matin. Quand fut venu le moment de rentrer chez lui, il s'aperçut que ses jambes flageolaient. Trouver un véhicule fut sa pensée dominante; mais aller à sa recherche lui paraissait une fatigue au-dessus de ses forces. Alors il appelle un porteur qui passait avec sa large hotte, fait prix, se hisse dans la hotte, et porteur et porté se mettent en route : ils parcourent ainsi toute la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine jusqu'à la Bastille. Le *typo* se tenait tantôt accroupi dans la hotte, tantôt debout, haranguant les passants stupéfaits de ce nouveau mode de transport. L'histoire ne dit pas si le porteur déposa son fardeau au bas de l'escalier ou s'il grimpa jusqu'au domicile de notre facétieux *poivreau*.

Voici enfin une troisième anecdote, non moins véridique que les précédentes. Les ouvriers sont dans la semaine du *batiau* et travaillent activement. L'apprenti arrive du bureau en criant : « Monsieur Monnier, une dame vous demande. » Un vieux *typo*, âgé de soixante à soixante-cinq ans, lève la tête, pose son composteur et se dirige à

pas lents vers l'escalier. Il rentre quelques instants après tout ému et s'écrie : « *Ma femme accouche!* — Comment, père Monnier, votre femme accouche? — Oui; on m'envoie chercher. La sage-femme est à la maison. » Et le brave homme se hâte d'endosser son paletot et part en courant. « C'est bien étonnant, dit quelqu'un après son départ; je connais Mme Monnier : elle a au moins soixante ans. C'est un *montage*. » Le lendemain, le père Monnier revint tout penaud et se remit à sa casse en silence. Sans penser que sa femme allait lui donner un héritier, il avait pu se dire qu'elle était indisposée, et il se crut victime d'une plaisanterie. Il n'en était rien pourtant : un de ses compagnons, un jeune homme connu à l'atelier sous le prénom d'Auguste, était absent. On se souvint alors qu'Auguste se nommait aussi Monnier. C'était la femme de ce dernier qui, la veille, accouchait.

Nous ne pouvons, dans des pages consacrées aux typographes, omettre de parler de la Société typographique, qui renferme dans son sein le plus grand nombre des ouvriers compositeurs de Paris. Cette Société n'est pas simplement une Société de secours mutuels; elle s'est aussi donné pour mission de maintenir le prix de la main-d'œuvre à un taux assez élevé pour être rémunérateur. Après avoir rencontré d'énormes difficultés pour accomplir les diverses tâches qu'elle s'était imposées, la Société typographique a fini par triompher à peu près complétement. Les premiers Tarifs avaient été discutés et consentis par une commission de patrons et d'ouvriers, et ils furent en vigueur de 1843 à 1862. A cette époque, le prix de toutes choses ayant augmenté dans une proportion très-considérable, la profession de compositeur ne suffisait plus pour faire vivre son homme. La Société typographique essaya de faire adopter par les maîtres imprimeurs un Tarif plus

rémunérateur. Ceux-ci, s'abritant derrière la loi sur les coalitions, refusèrent pour la plupart ou traînèrent les choses en longueur. Voyant que les pourparlers n'aboutissaient pas, la Société ordonna des *mises-bas*, c'est-à-dire la cessation du travail dans les maisons qui n'accepteraient pas le nouveau Tarif. Un grand nombre adhérèrent; d'autres résistèrent et furent immédiatement abandonnées. Le chef de l'une d'elles, député au Corps législatif, vit ses ateliers désertés en un jour; des arrestations et des poursuites eurent lieu; les grévistes, malgré la défense de l'illustre Berryer (1), furent condamnés à la prison et à l'amende; mais ils se virent bientôt graciés. Une nouvelle loi devenait indispensable : celle qui régit aujourd'hui la matière fut votée par le Corps législatif, et l'accord s'est fait presque partout entre les patrons et les ouvriers.

Un petit nombre de maisons *à l'index*, c'est-à-dire dans lesquelles aucun sociétaire ne peut accepter de travail sous peine de déchéance, emploient les typographes qui ne sont pas entrés dans l'association ou qui, pour un motif ou pour un autre, en sont sortis; d'autres, en petit nombre aussi, occupent des femmes.

Outre le Tarif de 1862, entièrement refondu en 1868, qui règle actuellement le prix des divers travaux et spécifie ceux qui peuvent être faits en conscience, c'est-à-dire par les ouvriers à la journée, et ceux qui doivent être faits aux pièces, la Société typographique a établi quelques autres dispositions, dont voici les plus importantes : 1° le maître imprimeur n'emploiera pas de femmes comme

---

(1) Le grand avocat, qui était aussi un grand cœur, refusa de recevoir les honoraires qui lui étaient dus pour sa plaidoirie. Les typographes trouvèrent un moyen ingénieux et délicat de prouver leur reconnaissance : ils composèrent un volume des *Oraisons funèbres* de Bossuet, et en firent tirer un seul exemplaire qu'ils offrirent à Berryer. Cet exemplaire unique sera recherché par les bibliomanes de l'avenir.

compositrices; 2° les mises en pages seront faites aux pièces; 3° le nombre des apprentis sera au maximum de 1 pour 10 compositeurs. Le Tarif favorise les commandites, c'est-à-dire l'entreprise d'un labeur ou d'un journal par un groupe d'ouvriers qui choisissent eux-mêmes leur metteur en pages. Presque tous les grands journaux quotidiens de Paris sont composés dans ces conditions.

Tels sont, au moment où nous écrivons, les principaux résultats obtenus par la Société typographique. Les efforts réunis des sociétaires et leur entente ont réussi à améliorer de beaucoup la situation des typographes de Paris.

Il existe dans la plupart des grandes villes de province, à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, des sociétés typographiques organisées sur le modèle de celle de Paris.

Parlerons-nous maintenant du *correcteur?* Nous avons hésité à le faire pour deux motifs : le premier, c'est que nous appartenons à la corporation et qu'il est bien difficile de « se connaître soi-même; » le second, c'est que le correcteur n'est réellement *typographe*, dans le sens exact du mot, que s'il est en même temps compositeur. Pourtant, le jour même où le compositeur est né, le correcteur a paru; sitôt qu'une ligne a été composée, elle a dû être *lue*. Le correcteur est donc le frère jumeau du compositeur : il doit même, pour être digne de son nom, joindre à des connaissances grammaticales, lexicographiques, littéraires, historiques, etc., la connaissance au moins théorique de l'art typographique. C'est cette étroite parenté qui nous a décidé à lui donner place dans notre cadre. D'un autre côté, l'abstention de notre part eût pu sembler étrange.

Empruntons d'abord à notre ami, M. Alexandre Bernier, ancien président de la Société des correcteurs, quelques passages de son article très-compétent, inséré dans le tome V du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siè-*

cle de M. Pierre Larousse : « Toute personne qui est chargée habituellement, soit dans une imprimerie, soit dans une librairie, soit dans un bureau de publications quelconque, de corriger les fautes typographiques, grammaticales et littéraires, qui se trouvent sur les épreuves de toute espèce d'impressions, est un correcteur.

» Les personnes étrangères à l'imprimerie confondent souvent le correcteur avec le prote, quoique leurs fonctions soient complétement distinctes. Le prote est le représentant immédiat du maître imprimeur : il dirige et administre l'établissement. Le correcteur n'a pas à s'immiscer dans l'administration industrielle : il est le représentant de la littérature et de la science dans l'imprimerie. Son département est du domaine de l'intelligence pure. Il n'est placé sous la direction du prote que comme faisant partie du personnel de l'usine typographique.

» Il y avait autrefois très-peu de correcteurs spéciaux, c'est-à-dire se livrant exclusivement à la correction des épreuves. Les protes, à défaut du maître imprimeur, se chargeaient de ce soin ; il en est même encore ainsi dans beaucoup de petites imprimeries, surtout en province, où l'on voit le maître imprimeur cumuler les fonctions de patron, de prote, de correcteur, voire même de compositeur et d'imprimeur.

» Des besoins nouveaux et impérieux forcèrent plus tard le prote à se décharger d'une partie de sa responsabilité : il abandonna tout ce qui concerne la correction des épreuves, devenue incompatible avec sa présence presque constante à l'atelier et la surveillance qu'il y doit exercer. Ce jour-là naquit le correcteur tel qu'il existe aujourd'hui. »

Quelles sont les fonctions du correcteur? Nous ne saurions en donner une meilleure définition que celle que nous extrayons d'une *Lettre adressée à l'Académie française par la Société des correcteurs des imprimeries de*

Paris (juillet 1868) : « Les fonctions du correcteur sont très-complexes. Reproduire fidèlement le manuscrit de l'écrivain, souvent défiguré dans le premier travail de la composition typographique; ramener à l'orthographe de l'Académie la manière d'écrire particulière à chaque auteur; donner de la clarté au discours par l'emploi d'une ponctuation sobre et logique; rectifier des faits erronés, des dates inexactes, des citations fautives; veiller à l'observation scrupuleuse des règles de l'art; se livrer pendant de longues heures à la double opération de la lecture par l'esprit et de la lecture par le regard, sur les sujets les plus divers, et toujours sur un texte nouveau où chaque mot peut cacher un piége, parce que l'auteur, emporté par sa pensée, a lu non pas ce qui est imprimé, mais ce qui aurait dû l'être : telles sont les principales attributions d'une profession que les écrivains de tous les temps ont regardée comme la plus importante de l'art typographique. »

Les correcteurs se divisent en trois catégories : le correcteur *en première*, le correcteur *en seconde* ou *en bon à tirer*, et le *réviseur de tierces*. Le premier accomplit sa tâche en se conformant strictement au manuscrit de l'auteur, dont il élague toutefois les fautes d'orthographe et de ponctuation qui auraient été reproduites par le compositeur. La correction de l'épreuve en première est faite par le compositeur et à ses frais : de là la nécessité de ne rien changer à la copie; de là aussi une cause incessante de discussions entre le correcteur en première et les typographes, ceux-ci se persuadant facilement que les fautes marquées sont des changements. Il est juste d'ajouter que le correcteur, en présence d'une phrase mal construite, ne résiste pas toujours à la tentation de la modifier. — Le correcteur *en bon*, lui, est plus libre : il ne lit qu'après l'auteur, et les fautes qu'il relève sont corrigées par la conscience, aux frais de l'éditeur. — Le *réviseur de tierces* est chargé de

vérifier si les corrections indiquées sur le *bon* ont été exécutées; c'est lui aussi qui voit les *révisions*, c'est-à-dire les premières feuilles tirées par l'imprimeur ou le conducteur. Sa responsabilité, moins lourde que celle du correcteur en bon, est cependant encore très-grande.

Le genre de travail divise les correcteurs comme les compositeurs en *labeuriers* et en *journalistes*. Ces derniers se recrutent particulièrement parmi les typographes purs.

Quant à la situation du correcteur, les lignes suivantes, que nous écrivions au mois de décembre 1866, dans le journal *l'Imprimerie*, n'ont pas cessé d'être vraies : « Le correcteur, par son caractère et la nature de ses fonctions, est isolé, timide, sans rapports avec ses confrères, supporté plutôt qu'admis dans l'atelier typographique. Le patron voit souvent en lui une non-valeur, puisque son salaire est prélevé sur les *étoffes;* le prote, la plupart du temps, diminue le plus possible l'importance de ses fonctions. Aussi, et nous avons le regret de le dire, le réduit le plus obscur et le plus malsain de l'atelier est d'ordinaire l'asile où on le confine. C'est là que, pendant de longues heures, il se livre silencieusement à la recherche des *coquilles*, heureux quand il n'est pas troublé dans sa tâche ingrate par les exigences incroyables de ceux qui exécutent ou dirigent le travail. Et pourtant, qu'est-ce que le correcteur? D'ordinaire un déclassé, un transfuge de l'Université ou du séminaire, une épave de la littérature ou du journalisme, et que les circonstances ont fait moitié homme de lettres, moitié ouvrier. Comme tous les amphibies, il rencontre des adversaires dans l'un et l'autre camp. Aujourd'hui, sans doute, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient il y a dix ans. Un élément jeune, plus énergique, est venu s'adjoindre aux hommes timides. »

Le correcteur a des origines diverses; mais on peut affirmer, sans craindre d'être démenti, qu'il n'y a peut-être

pas un seul correcteur dans les quatre-vingts imprimeries de Paris qui ait fait de cet emploi le but prémédité de ses études ou de ses travaux antérieurs. C'est par accident qu'on devient correcteur. — Souvent, c'est un compositeur intelligent qu'une cause quelconque éloigne de sa casse et qui se consacre à la lecture des épreuves. Ce correcteur est d'ordinaire plus typographe que lettré : les études indispensables lui font défaut ; il n'a pas fait ses *humanités*, comme disaient nos pères. C'est à la correction des premières et à la révision des tierces qu'il excelle. Nous avons connu un vieux réviseur de tierces tellement habile que la *faute* semblait lui tirer l'œil ; il lui arrivait assez fréquemment de relever *sans lire* une coquille échappée à l'œil du correcteur *en bon*. — Ou bien c'est un jeune homme sans fortune, élevé au collége ou au séminaire. Ses études achevées, il s'est trouvé en face d'un problème terrible : vivre. Il a été d'abord maître d'étude ou régent dans un collége de l'Université ; quelquefois, s'il sort du séminaire, il s'est engagé imprudemment dans les ordres et a plus tard quitté la soutane. Ces deux déclassés se sont longtemps débattus avant de trouver un asile. La typographie leur a ouvert ses bras accueillants. Ils s'y sont jetés, et, pour la plupart, ils y restent, s'efforçant d'acquérir ce qui leur manque au point de vue du métier et apportant l'appoint de leurs études antérieures et de leurs connaissances, qui s'accroissent chaque jour.

Il y a encore le correcteur que l'on peut appeler *amateur*. C'est un étudiant peu fortuné ou un homme de lettres sans éditeur qui cherche passagèrement quelques ressources dans la lecture des épreuves. Il serait étonnant qu'il fût habile. Le correcteur femme existe aussi ; mais cette espèce, du reste très-rare, n'apparaît jamais dans l'atelier typographique. On ne l'entrevoit qu'au bureau du patron ou du prote. Nous n'en parlerons pas... par galanterie.

Au point de vue du caractère, le correcteur n'est pas exempt de certains défauts, qu'on relève d'ailleurs avec assez d'amertume; mais ces défauts, on doit les attribuer plutôt à sa situation qu'à la nature. Il ne faut pas oublier qu'il est presque toujours un déclassé : aussi semble-t-il juste d'excuser plus qu'on ne le fait les correcteurs auxquels on serait tenté de reprocher leur caractère maussade, quelquefois peu bienveillant, plutôt porté à la tristesse et à la misanthropie qu'à la gaieté. Encore une fois, il faut se souvenir qu'avant d'en venir là ils ont souffert de pénibles froissements, éprouvé de nombreuses déceptions et lutté contre le mauvais vouloir de certains typographes dont ils sont, comme on dit, la *bête noire*. On a même été jusqu'à prétendre que le compositeur et le correcteur sont ennemis-nés. Cela a-t-il jamais été vrai? Il semble, en tout cas, qu'il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Ce sont tout simplement deux compagnons attelés à un rude et incessant labeur.

Notons en passant quelques types. En voici un assez curieux : c'est un petit homme légèrement obèse, dont la physionomie rappelle vaguement celle de Sainte-Beuve; comme l'auteur des *Causeries du lundi*, il ne perd pas une ligne de sa taille. Il est instruit, correcteur expérimenté, mais irascible et pointilleux : il a fait le tour des imprimeries de Paris, traînant avec lui toute une bibliothèque. Au moindre mot il s'offense, tempête, et finalement déménage. — Un autre est si amoureux de sa profession, si méticuleux, si rigide même, qu'il ne peut souffrir qu'une correction indiquée par lui soit omise. Il y a quelques années, il était correcteur en première à l'imprimerie C.... Un jour, il ajouta une virgule que le correcteur en seconde fit enlever. Le corrigeur, trouvant là une occasion excellente de mettre les deux correcteurs aux prises, s'empressa d'informer le cor-

recteur en première que son collègue avait frappé sa virgule d'ostracisme. Aussitôt notre homme prend feu, va trouver son voisin et défend sa correction; l'autre maintient celle qu'il a indiquée. On discute, on s'emporte, et, comme toujours, on ne s'entend pas; bref, on joue au naturel la scène de Vadius et Trissotin. La victoire, nous devons le dire, est restée au correcteur en première, qui a suivi la feuille jusqu'au moment de la mise sous presse et qui ne l'a quittée qu'après le tirage. A-t-on idée d'un pareil héroïsme! — Un troisième, mort à quarante-cinq ans, avait l'air d'un vieillard. Père d'une nombreuse famille (seize ou dix-sept enfants), il se livrait à un travail surhumain. Pour se tenir éveillé, il prenait du café, auquel il mêlait de l'eau-de-vie. Celle-ci, finissant par former les deux tiers du breuvage, le tua. Il avait une rare intelligence, jointe à une grande facilité de travail. Nous lui avons vu apprendre le portugais en trois semaines, non de façon à le parler, mais suffisamment pour pouvoir corriger *en bon*. Il savait, en outre, le latin, le grec, l'anglais, l'italien et l'espagnol. Sur la fin, il était devenu morose. — Pour terminer, faisons le portrait d'un véritable original. C'est un individu aux larges épaules, à la voix de Stentor : quand il vous parle, on croirait qu'il veut vous avaler. Il n'est pas si méchant qu'il en a l'air; il est, au contraire, doux comme un mouton. Il a joui d'une grande aisance aujourd'hui disparue. Entré récemment dans la profession, bien qu'il compte cinquante hivers, il a souvent l'air de tomber de la lune en présence des mille incidents de la vie d'atelier, nouvelle pour lui. Du reste, instruit, piocheur, il fait convenablement son travail. Le trait le plus curieux de son caractère, c'est que, trouvant tout mal ici-bas, il ne voit de bonheur vrai que dans un autre monde; s'occupant peu de ce qui existe, il ne songe qu'à ce qui devrait être. On pourrait le nommer l'Absolu.

Parmi ceux qui ont exercé la profession de correcteur, on compte quelques hommes devenus célèbres. Les plus connus sont : Érasme, Froben, Amerbach, François Raphelenge, Josse Bade, Lascaris, Calliergi, Musurus, Frédéric Sylburg, Rœderer, l'abbé de Bernis, Béranger, Armand Marrast, Dübner, Ch. Müller, Auguste et Martin Bernard, et enfin P.-J. Proudon et Pierre Leroux. On ne doit pas s'étonner de rencontrer un grand nombre de littérateurs parmi ces hommes qu'un labeur journalier met en perpétuel contact avec les écrivains de tout genre. Aussi, outre ceux que nous avons cités, et à un rang inférieur, on pourrait nommer encore des romanciers, des poëtes et des journalistes.

Mais en voilà suffisamment sur ce sujet. Peut-être même nous accusera-t-on de nous y être attardé et d'avoir montré trop de prédilection pour une classe de travailleurs à laquelle nous nous faisons honneur d'appartenir.

Le *teneur de copie* est l'aide du correcteur en première. Il suit sur le manuscrit, tandis que celui-ci lit à haute voix tout en corrigeant; sa principale qualité doit être l'attention. C'est souvent un compositeur infirme ou un vieillard. Dans un grand nombre d'imprimeries, ce sont les apprentis qui *tiennent la copie*. Quelques correcteurs préfèrent *lire au pouce*, c'est-à-dire se passer de teneur de copie. Ce dernier est indispensable dans les journaux, où le travail doit être accompli avec une célérité prodigieuse.

PETIT DICTIONNAIRE

DE LA

LANGUE VERTE TYPOGRAPHIQUE

Pour un certain nombre de nos lecteurs, quelques-unes des expressions employées dans les pages qui précèdent peuvent être inintelligibles : nous allons donc les faire suivre d'un petit vocabulaire de l'argot typographique. Pour ceux qui ont pénétré dans l'antre de la Sibylle et qui comprennent la langue qu'on y parle, ce sera un ressouvenir qui, si nous en jugeons par le plaisir que nous éprouvons à l'écrire, ne manquera pas d'une certaine saveur :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

Pour les autres, notre *Dictionnaire de la langue verte typographique* aura tout l'attrait de la nouveauté et tout le piquant de l'imprévu. Il leur permettra de saisir le sens d'expressions énergiques ou pittoresques dont plusieurs ont franchi les limites de l'imprimerie et se sont introduites dans la langue populaire de l'ouvrier, voire de l'artiste parisien.

Amphibie, s. m. Ouvrier typographe qui est en même temps imprimeur ou correcteur.

Article 4 (PAYER SON), v. Payer sa bienvenue en entrant dans un atelier. Voici l'origine de cette expression. Dans le temps où les compositeurs portaient l'épée, chaque imprimerie formait une sorte de confrérie ou *chapelle*, régie par un règlement. Ce règlement stipulait le nombre d'exemplaires que les éditeurs et les auteurs devaient laisser à la chapelle. Ces exemplaires étaient vendus, et l'argent qu'on en retirait consacré à fêter la Saint-Jean-Porte-Latine et la Saint-Michel. L'article 4 de ce règlement, le seul qui soit par tradition resté en vigueur, déterminait tous les droits dus par les typographes. ‖ Dans le nord de la France, on dit : *Payer ses quatre heures.*

Attrapance, s. f. Vive dispute.

Attrape-science, s. m. Nom ironique par lequel les ouvriers désignent quelquefois un apprenti compositeur. L'attrape-science est l'embryon du typographe ; la métamorphose demande trois à quatre ans pour s'accomplir ; vers seize ou dix-sept ans, la chrysalide est devenue papillon, et le gamin s'est fait ouvrier. A l'atelier, il a une certaine importance : c'est le factotum des compositeurs ; il va chercher le tabac et fait passer clandesti-

nement la chopine ou le litre qui sera bu derrière un rang par quelque compositeur altéré. Il va chez les auteurs porter les épreuves et fait, en général, plus de courses que de *pâté*. Quand il a le temps, on lui fait ranger les interlignes ou trier quelque vieille fonte; ou bien encore il est employé à tenir la copie au correcteur en première, besogne pour laquelle il montre d'ordinaire une grande répugnance. Parfois victime des *sortes* de l'atelier, il en est aussi le complice ou le metteur en œuvre. Il nous revient en mémoire une anecdote dont le héros fut un apprenti. Ses parents habitant dans un faubourg, notre aspirant Gutenberg apportait à l'atelier sa fripe quotidienne, dont faisait souvent partie une belle pomme. Le gaillard, qui était un gourmet, avait soin de la faire cuire en la plaçant sur un coin du poêle. Mais plus d'une fois, hélas! avant d'être cuite, la pomme avait disparu, et notre apprenti faisait retentir les échos de ses plaintes amères: « Ma pomme! on a chipé ma pomme! » La chose s'étant renouvelée plus souvent que de raison, l'enfant s'avisa d'un moyen pour découvrir le voleur. Un beau jour, il apporta une maîtresse pomme qu'il mit cuire sur le poêle. Comme le gamin s'y attendait, elle disparut. Au moment où il criait à tue-tête : « On a chipé ma pomme! » on vit un grand gaillard cracher avec dégoût; ses longues moustaches blondes étaient enduites d'un liquide noirâtre et gluant, et il avait la bouche remplie de ce même liquide. C'était le chipeur qui se trouvait pris à une ruse de l'apprenti : celui-ci avait creusé habilement l'intérieur de sa pomme et avait substitué adroitement à la partie enlevée un amalgame de colle de pâte, d'encre d'imprimerie, etc. L'amateur de pommes, devenu la risée de l'atelier, dut abandonner la place, et jamais sans doute il ne s'est frotté depuis à l'attrape-science.

Balade, s. f. « Promenade, flânerie, » dit Alfred Delvau. C'est vrai; mais, pour les typographes, la *balade* est quelque chose de plus : c'est une promenade au bout de laquelle il y a un déjeuner, un dîner, ou tout au moins un rafraîchissement; c'est aussi la promenade au hasard et sans but déterminé; mais il arrive presque toujours que l'un des *baladeurs* a une idée lumineuse et entraîne ses camarades dans quelque guinguette renommée.

Balle (ENFANT DE LA), s. m. Ouvrier compositeur dont le père était lui-même typographe, et qui, depuis son enfance, a été élevé dans l'imprimerie. L'origine de cette expression, qui est passée dans la langue vulgaire, est assez peu connue. Elle vient de ce que, avant l'invention des rouleaux, on se servait, pour encrer les formes, de tampons ou *balles*.

Banque, s. f. Paye des ouvriers. Le prote fait la banque aux metteurs en pages qui, à leur tour, la font aux paquetiers. Ce mot entre dans plusieurs locutions. Par exemple, on dit : *La banque a fouaillé*, pour indiquer que le patron n'a pas payé au jour dit. ‖ *Être bloqué à la banque*, c'est ne rien recevoir. ‖ *Faire banque blèche* s'emploie dans le même sens.

Barbe, s. f. La *barbe*, dit l'auteur de *Typographes et gens de lettres*, « c'est ce moment heureux, ce moment fortuné, qui procure au malheureux une douce extase et lui fait oublier ses chagrins, ses tourments et sa casse! Que ne trouve-t-on pas dans cette dive bouteille? Pour tous, elle est un soulagement aux travaux ennuyeux; pour quelques-uns, un moyen de distraction; d'autres y cherchent l'oubli, un certain nombre l'espérance. » La *barbe* a des degrés divers. Le *coup de feu* est la barbe commençante. Quand l'état d'ivresse est complet, la *barbe* est simple; elle est *indigne* quand le sujet tombe sous la table, cas extrêmement rare. Il est certains *poivreaux* qui commettent la grave imprudence de *promener leur barbe* à l'atelier; presque tous deviennent alors *pallasseurs*, surtout ceux qui sont taciturnes à l'état sec.

Bardeau, s. m. Casseau contenant diverses sortes d'un même caractère.

Bassin, s. m. Homme ennuyeux. Ce mot appartient aussi à l'argot parisien et n'est pas spécial à la typographie : *Tais-toi, vieux bassin.* ‖ On dit aussi BASSI-NOIRE.

Batiau, s. m. Le jour du *batiau* est celui où le compositeur fait son bordereau et arrête son compte de la semaine ou de la quinzaine. ‖ *Parler batiau*, c'est parler des choses de sa profession, c'est-à-dire, pour les typographes, des choses de l'imprimerie.

Bêcher, v. a. Dire du mal de quelqu'un ; faire des cancans sur son compte. Ce mot, dont le sens est à peu près le même que celui de *Casser du sucre*, n'est pas particulier au langage des typographes, non plus que cette dernière expression.

Bergère, s. f. Dans la langue typographique, comme dans les autres argots, ce mot désigne une femme.

Bibasse (LA), s. f. Nom familier sous lequel était désignée naguère la Société typographique de Lyon.

Bibassier, s. m. Qui a l'habitude de boire, de *bibasser* (du latin *bibere*) ; ivrogne. Signifie plutôt maintenant radoteur, maussade, tatillon, gourgousseur : *Vieux bibassier, va!*

Bibelot, s. m. En imprimerie, on donne ce nom aux travaux de peu d'importance, tels que factures, adresses, étiquettes, prospectus, circulaires, lettres de mariage, billets de mort, etc. Ces travaux sont aussi appelés *bilboquets* et mieux *ouvrages de ville.*

Bibelotier, s. m. C'est l'ouvrier spécial chargé de faire les *bibelots.* Pour lui, les règles adoptées en typographie sont lettre morte. Il doit avant tout s'assimiler et faire ressortir l'idée du client, sans s'inquiéter des règles ordinaires. Le *bibelotier* est le metteur en œuvre des puffistes et des charlatans du jour. Il est l'inventeur de ces réclames bizarres qui forcent l'attention ; c'est lui qui a imaginé la disposition des billets de la loterie du lingot d'or et autres *balançoires.*

Bibi (A), s. m. Expression équivalente à celle-ci : *A Charenton! Bibi* est ici l'abréviation de Bicêtre, asile d'aliénés pour ceux qui ne peuvent payer de pension. On envoie à *Bibi* ceux dont les *pallas* sont ou paraissent insensés.

Bilboquet, s. m. V. BIBELOT.

Blèche (FAIRE), v. Amener un coup nul au jeu des cadratins. ‖ Par extension, *Faire banque blèche*, c'est ne pas toucher de banque. V. BANQUE.

Bloquer, v. Remplacer provisoirement un signe typographique dont on manque par un autre de même force. ‖ Par extension, Manquer, faire défaut, faillir. *Bloquer le mastroquet*, c'est ne pas payer le marchand de vin.

Bœuf, s. m. Colère, mécontentement synonyme de CHÈVRE. V. ce mot. Ajoutons cependant que le *bœuf* est un degré de mécontentement plus accentué que la *chèvre.* Le *bœuf* est une *chèvre* à sa plus haute puissance. ‖ *Gober, avoir son bœuf*, Être très-contrarié, se mettre en colère.

Boîte, s. f. Imprimerie, et particulièrement Mauvaise petite imprimerie. *C'est une boîte*, dit un vieux singe ; *il y a toujours mèche, mais hasard! au bout de la quinzaine, banque blèche.* ‖ Casse. *Faire sa boîte*, c'est distribuer dans sa casse. ‖ *Pilleur de boîtes* ou *fricoteur*, Celui qui prend, à l'insu et au détriment de ses compagnons, et dans leurs casses, les sortes de caractères les plus courantes dans l'ouvrage qu'il compose et qui manquent au pilleur ou qu'il a déjà employées. V. PLANQUER LES SORTES.

Bon, s. m. Epreuve sur laquelle l'auteur a écrit : *Bon à tirer*, c'est-à-dire *bon à imprimer.* Cette épreuve est lue une dernière fois, après l'auteur, par le correcteur *en seconde* ou *en bon.*

Bon (AVOIR DU), v. Avoir de la composition non portée sur son bordereau et qu'on garde pour la compter à la prochaine banque. C'est le contraire du *salé.*

Bonnet, s. m. Espèce de ligue offen-

sive et défensive que forment quelques compositeurs employés depuis longtemps dans une maison, et qui ont tous, pour ainsi dire, la tête sous le même *bonnet*. Rien de moins fraternel que le *bonnet*. Il fait la pluie et le beau temps dans un atelier, distribue les mises en pages et les travaux les plus avantageux à ceux qui en font partie d'abord, et, s'il en reste, aux ouvriers nouveaux venus qui ne lui inspirent pas de crainte. Le *bonnet* est tyrannique, injuste et égoïste, comme toute coterie. Il tend, Dieu merci! à disparaître; mais c'est une peste tenace.

Boulotter, v. intr. Manger. ‖ *Aller boulotter*, c'est aller prendre son repas. Cette expression est commune à d'autres argots.

Bourdon, s. m. Omission d'un mot, d'un membre de phrase ou d'une phrase. Ces omissions exigent souvent un grand travail pour être mises à leur place quand la feuille est en pages et imposée dans les châssis. V. Jacques (*Aller à Saint-*).

Bourdonniste, s. m. Celui qui fait habituellement des bourdons.

Bourreur de lignes, s. m. Ouvrier qui compose particulièrement des lignes pleines ou courantes, telles que celles des journaux, des labeurs, des brochures, etc. Se prend en bonne ou en mauvaise part. *Un bon bourreur de lignes* est celui qui compose habituellement et vite la ligne courante. Dire d'un ouvrier qu'il n'est qu'un *bourreur de lignes*, c'est dire qu'il n'est propre qu'à ce genre de besogne, qu'il ne pourrait faire ni titres, ni tableaux, ni d'autres travaux exigeant une parfaite connaissance du métier.

Briser, v. Mettre bas, cesser le travail. Se dit particulièrement dans les commandites.

Cadratins, s. m. pl. Petits parallélipipèdes de même métal et de même force que les caractères d'imprimerie, mais moins hauts que les lettres de diverses sortes. Ils servent à renfoncer les lignes pour marquer les alinéas et portent sur une de leurs faces un, deux ou trois crans. ‖ *Jeu des cadratins*. On joue avec ces petits prismes rectangulaires à peu près comme avec les dés à jouer. Les compositeurs qui calent s'amusent quelquefois à ce jeu sur le coin d'un marbre. Quand le joueur n'amène aucun point, on dit qu'il fait *blèche*. Il va sans dire que l'enjeu est toujours une chopine, un litre, ou toute autre consommation.

Les typographes appellent aussi *cadratin* le chapeau de haute forme, désigné dans l'argot parisien sous le nom pittoresque de *tuyau de poêle*.

Calance, s. f. Action de caler, état de celui qui cale.

Caler, v. intr. Rester sans ouvrage. Le typographe *cale* pour deux raisons : soit parce qu'il manque de copie, soit parce que les sortes font défaut; quand il n'a pas de dispositions au travail, il *flème*.

Caleur, s. m. Ouvrier qui n'a pas de travail. C'est à tort que B. Vinçard, qui s'intitule « typographiste, » et avant lui Momoro, « le premier imprimeur de la Liberté, » définissent le *caleur :* Celui qui est nonchalant ou ivrogne. En tout cas, le mot n'a plus aujourd'hui cette signification blessante.

Canard, s. m. Nom familier par lequel on désigne les journaux quotidiens, et quelquefois les autres publications périodiques. *Le Journal officiel* est un *canard*, *le Moniteur universel* est un *canard*, tout aussi bien que *le Journal des tailleurs* et que *le Moniteur de la cordonnerie* ou *le Bulletin des halles et marchés*.

Canardier, s. m. Compositeur d'un journal.

Canuler, v. a. Ennuyer, fatiguer.

Canuleur, adj. Ennuyeux, fatigant.

Casquer, v. intr. Payer plus souvent qu'à son tour : *Faire casquer un plâtre*. ‖ Par extension, Taquiner.

Casse, s. f. Ensemble des deux compartiments qui contiennent les diverses sortes de lettres. La *casse* se divise en deux parties : le *bas de casse* et le *haut*

de casse; la première renferme les lettres minuscules, les cadrats, les cadratins, les signes de ponctuation, etc.; la seconde, les majuscules, les petites capitales, les lettres accentuées, et diverses autres sortes moins usitées que celles du bas de casse. ‖ Au figuré, *Fond de casse,* Reste d'une barbe de la veille.

Casseau, s. m. Espèce de casse dans laquelle on met des lettres de deux points, des fractions et autres signes. Les *casseaux* sont aussi des tiroirs munis de cassetins; enfin, on donne encore le nom de *casseau* à chacune des deux parties de la casse.

Casser sa pipe, v. Mourir. Cette expression est passée dans le langage du peuple parisien.

Cassetin, s. m. Subdivision de la casse, petit compartiment dans lequel on met chaque sorte de lettres ou signes typographiques.

Chapelain, s. m. Celui des ouvriers qui tient les copies de chapelle. (B. Vinçard.) Inusité depuis que la chapelle n'existe plus.

Chapelle, s. f. Réunion des typographes employés dans la même imprimerie et qui constituait une sorte de confrérie. Les *chapelles* n'existent plus.

Chercher la petite bête, v. Etre trop minutieux dans le travail. C'est surtout aux correcteurs qu'on reproche de *chercher la petite bête.* Que ne leur reproche-t-on pas encore !

Cheveu, s. m. Travail qui offre des difficultés ou qui est ennuyeux et peu lucratif.

Chèvre, s. f. Mécontentement, colère. ‖ *Gober sa chèvre,* c'est s'irriter, se fâcher, poussé à bout par les plaisanteries de l'atelier ou pour toute autre cause. Cette expression est très-ancienne; Momoro, décapité en 1794, en fait mention.

Chevrotin, s. m. Irascible, toujours mécontent et grondeur. V. CHÈVRE.

Chien, s. m. Lettre tombée sous une forme. (B. Vinçard.)

Chiens perdus ou **Chiens noyés,** s. m. pl. C'est ainsi que les journalistes désignent les *nouvelles diverses.* Le metteur en pages a besoin d'un *chien perdu* pour boucher un trou, quand les rédacteurs n'ont pas fourni assez de copie.

Chier dans le cassetin aux apostrophes, v. Cette phrase grossière et malséante peut se traduire en langage honnête par : Quitter le métier de typographe.

Chiper, v. a. Prendre de la lettre, des sortes ou des espaces à son camarade. On dit aussi FRICOTER.

Chiquer des sortes, v. Synonyme de FRICOTER.

Chou pour chou (ALLER), v. Suivre exactement la copie imprimée. C'est l'équivalent de KIF-KIF.

Chouflic, s. m. Mauvais ouvrier. Expression employée dans d'autres argots.

Claquer, v. intr. Mourir. Ce mot n'est pas particulier aux typographes. Alfred Delvau, dans son *Dictionnaire,* l'attribue aux faubouriens. Il est aussi bien compris dans le centre de la ville qu'aux faubourgs.

Cliché, s. m. Réplique ou propos qui est toujours le même. ‖ *Tirer son cliché,* c'est avoir toujours la même raison à objecter ou dire constamment la même chose.

Clous (PETITS), s. m. pl. Caractères d'imprimerie. ‖ *Lever les petits clous,* c'est être typographe, paquetier.

Coloquinte (AVOIR UNE ARAIGNÉE DANS LA), v. Avoir le cerveau fêlé. V. HANNETON.

Commandite, s. f. Association d'ouvriers pour la composition d'un travail quelconque. Les grands journaux de Paris sont, à peu d'exceptions près, tous faits en commandite. Les membres de l'association choisissent eux-mêmes le metteur en pages.

Compagnon, s. m. Camarade de rang. Dans les ateliers, les rangs sont disposés pour deux compositeurs; chacun des deux est le *compagnon* de l'autre : *Dis donc, mon compagnon, prête-moi ta pointe.*

Compositrice, s. f. Jeune fille ou femme qui se livre au travail de la com-

position. Nous ne réveillerons pas ici la question tant de fois débattue du travail des femmes; nous ne rappellerons pas les discussions qui se sont élevées particulièrement à propos de la mesure prise par la Société typographique, qui interdit à ses membres les imprimeries où les femmes sont employées à la casse. Contentons-nous de dire que nous sommes de l'avis de MM. les typographes qui, plus moraux que les moralistes, trouvent que la place de leurs femmes et de leurs filles est plutôt au foyer domestique qu'à l'atelier de composition, où le mélange des deux sexes entraîne ses suites ordinaires. — Quoi qu'il en soit, il existe des compositrices; nous devions en parler. MM. les philanthropes qui les emploient vont les recruter dans les ouvroirs, les orphelinats ou les écoles religieuses. Ces jeunes filles, en s'initiant tant bien que mal à l'art de Gutenberg, ne tardent pas à cueillir la fine fleur du langage de l'atelier et à devenir sous ce rapport de vraies *typotes*, comme elles se nomment entre elles. L'argot typographique ne tarde pas à se substituer à la langue maternelle; mais il en est de l'argot comme de l'ivrognerie : ce qui n'est qu'un défaut chez l'homme devient un vice chez la femme, et il peut en résulter pour elle plus d'un inconvénient. L'anecdote suivante en fournit un exemple : Un employé, joli garçon, courtisait pour le bon motif sa voisine, une compositrice blonde, un peu pâlotte (elles le sont toutes), qui demeurait chez ses parents. La jeune fille n'était point insensible aux attentions de son galant voisin. Un samedi matin, les deux jeunes gens se rencontrent dans l'escalier : « Bonjour, mademoiselle, dit le jeune homme en s'arrêtant; vous êtes bien pressée. — Je *file mon nœud* ce matin, répondit-elle; c'est aujourd'hui le *batiau* et mon *metteur goberait son bœuf* si je prenais du *salé*. » Ayant dit, notre blonde disparaît. Ahurissement de l'amoureux, qui vient d'épouser une Auvergnate à laquelle il apprend le français.

Conscience, s. f. L'ensemble des ouvriers qui travaillent à la journée ou à l'heure, par opposition à ceux qui travaillent aux pièces.

Copie, s. f. Ce qui sert de modèle au compositeur. Elle est manuscrite ou imprimée; la copie manuscrite est, on le comprend, payée un peu plus cher que la réimpression. ‖ Au figuré, *Faire de la copie sur quelqu'un*, c'est dire du mal de lui, en médire.

Copie de chapelle, s. f. Exemplaire donné par l'auteur aux ouvriers. Ce mot est tombé en désuétude, les auteurs ne donnant plus d'exemplaire aux ouvriers, et les chapelles ayant cessé d'exister.

Coquilles, s. f. pl. Lettres mises pour d'autres, par manque d'attention. On écrirait un volume avec les coquilles cocasses qui émaillent les ouvrages peu soignés et notamment les journaux. Le compositeur fait des *coquilles* quand, en distribuant, il place dans un cassetin une lettre qui devrait se trouver dans un autre.

Nous pourrions citer un grand nombre de *coquilles;* contentons-nous d'extraire du *Grand Dictionnaire* de M. Pierre Larousse quelques-unes de celles que nous y avons insérées :

— Un libraire avait fait imprimer un rituel de son diocèse. Dans l'indication des cérémonies se trouvait cette phrase, immédiatement avant l'élévation : *Ici le prêtre ôte sa calotte*. Dans le dernier mot, un *u* perfide vint prendre la place de l'*a*.

— Sieyès, trouvant dans une épreuve d'un discours justificatif de sa conduite politique les mots : « J'ai *abjuré* la République, » au lieu de : « J'ai *adjuré*..., » s'écria furieux : « L'imprimeur veut donc me faire guillotiner! »

— *Le Moniteur universel* mit un jour dans la bouche de l'austère Guizot, parlant à la tribune : « Je suis à bout de mes *farces*, » pour : « Je suis à bout de mes *forces*. »

— A l'époque de la mort du prince Jérôme, les journaux annoncèrent sa

maladie et les diverses phases qu'elle suivait. Un soir, le bulletin de *la Patrie* était ainsi conçu : « Un peu d'amélioration s'est manifesté dans l'état du prince.»

Et le lendemain :

« Le *vieux* persiste. »

Malheureuse *coquille!* d'ailleurs parfaitement explicable, puisque, dans la casse, le compartiment qui contient les *m* touche à celui des *v*.

— Tout le monde a lu ces deux vers gracieux de Malherbe dans son ode à Dupérier sur la mort de sa fille :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Malherbe avait d'abord écrit :

Et *Rosette* a vécu...

Le typographe commit une *coquille* équivalant presque à un trait de génie :

Et *rose elle* a vécu...

C'était substituer une métaphore charmante à une expression vulgaire. La version du typographe est restée.

— La coquille ne respecte rien : elle osa un jour s'attaquer à Racine. Nous avons relevé ce vers :

Vous allez à l'*hôtel*, et moi j'y cours, madame.

Mais ce n'est pas là une véritable *coquille*, puisque le mot tout entier est tronqué.

— Dans un volume de vers, on a laissé passer cette horrible *coquille :*

J'aime à te voir, ô jeune fille,
Détachant ta noire mantille
De tes épaules de *catin*.

— Une gazette du XVIIIe siècle annonçait : « Le roi Louis XV est depuis huit jours au château de Fontainebleau ; hier, il s'est *pendu* dans la forêt. »

— Alphonse Karr, dans un de ses moments de misanthropie, avait écrit sur son manuscrit : « La vertu doit avoir des *bornes*. » Le typographe lut et composa cette phrase phénoménale : « La vertu doit avoir des *cornes*. »

— Un typographe s'avisa d'écrire un jour dans un titre : *les Jambes de Barbier*, en vertu sans doute de cette règle qu'un *j* remplace deux *i* ou un *ï*.

— On a pu lire dans les *Petites affiches* : « Belle *femme* à vendre ou à louer ; très-productive si on la cultive bien. » Nous ne donnons pas le mot.

— Un journal de tribunaux a écrit : « Les juges, trouvant la faute légère, n'ont condamné le pauvre diable qu'à huit jours d'*empoisonnement*. »

— On rencontre parfois des fautes qui ne sont plus de simples coquilles, mais de véritables *âneries :* Au lieu d'*Archipel de Cook*, un compositeur mit : *Archipel de* 600 *kilos*. Un autre, prenant cette recommandation de l'auteur : *Guillemetez tous les alinéas*, pour du texte, composa : *Guillotinez tous les aliénés*. Un troisième, à la *pêche au cachalot*, substitua la *pêche au chocolat*.

— Voici enfin une *Ode à la coquille*, due à nous ne savons quel poëte, un typographe peut-être, ou plutôt un auteur mécontent.

Je vais chanter tous tes hauts faits,
Je veux dire tous tes forfaits,
Toi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la typographie.
S'agit-il d'un homme de *b*ien,
Tu m'en fais un homme de *r*ien ;
Fait-il quelque action insigne,
Ta malice la rend in*d*igne,
Et, par toi, sa capacité
Se transforme en *r*apacité.
Que sur un vaisseau quelque prince
Visite nos ports en province,
D'un brave et fameux a*m*i*r*al,
Tu fais un fameux a*n*i*m*al,
Et son émotion *v*isible
Devient émotion *r*isible ;
Un savant maître fait des *c*ours,
Tu lui fais opérer des *t*ours ;
Il parle du divin *H*omère,
O sacrilége ! on lit *C*ommère ;
L'amphithéâtre et ses gradins
Ne sont plus que d'affreux gredins.
Le professeur cite Aristote,
Tu dis : le professeur radote ;
Puis, s'il allait s'évanouir,
Tu le ferais s'épanouir.
Léonidas aux Thermopyles
Montre-t-il un beau dévoûment,
Horreur ! voilà que tu jubiles
En lui donnant le dévoîment.

Coule (ÊTRE A LA), v. Etre bien au

fait d'un travail, être rompu aux us et coutumes de l'imprimerie. Cette locution a passé dans d'autres argots.

Coup de feu, s. m. Ivresse commençante. V. BARBE.

Coupé (ÊTRE), v. Être sans argent.

Couper, v. intr. Tomber dans un piége, accepter comme vraie une assertion qui ne l'est pas; croire à la véracité d'un récit plus ou moins vraisemblable : *Je ne coupe pas*, je n'en crois rien.

Crachoir (TENIR LE), v. Parler plus souvent qu'il ne faut, et quelquefois à tort et à travers; faire l'orateur. Expression employée aussi dans le langage vulgaire.

Cran, s. m. Entaillure faite à la lettre pour en distinguer le sens. ‖ Au figuré, *Avoir son cran*, c'est *Avoir son bœuf* ou *sa chèvre*.

Crever, v. Débaucher, congédier : *Il a laissé sa copie en plan pendant deux jours, le prote l'a crevé.*

Cuiller à pot, s. f. Grand compositeur : *Il se sert d'une cuiller pour composer.*

Culotte (PRENDRE UNE), v. S'enivrer. ‖ *Avoir une culotte*, Être ivre. Expression commune à d'autres argots.

Débaucher, v. a. Congédier, renvoyer. ‖ *Il a été débauché*, On l'a remercié, on l'a renvoyé de l'atelier.

Décartonner (SE), v. pr. S'affaiblir, devenir poitrinaire. Terme emprunté aux relieurs.

Décognoir, s. m. Morceau de bois dur, long de 18 à 20 centimètres, aminci par un bout, employé pour chasser les coins avec lesquels on serre les formes. ‖ Au fig., Nez. Pourquoi appelle-t-on un *gros nez* un décognoir? Sans doute à cause de l'analogie de forme.

Deleatur, s. m. Signe ayant à peu près la forme d'un delta grec (δ) et par lequel on indique, dans la correction des épreuves, ce qui est à retrancher. Ce mot, qui est la troisième personne sing. du présent du subjonctif passif du verbe latin *delere*, effacer, signifie : *qu'il soit effacé.*

Dessaler (SE), v. pr. S'acquitter, se mettre au pair, quand on a compté par avance une composition qui n'est pas faite. V. SALÉ.

Distribuer, v. intr. Mettre chaque lettre dans le cassetin qui lui est propre.

Doublon, s. m. Répétition du même mot, du même membre de phrase ou de la même phrase de la copie. Cette répétition, due au manque d'attention de l'ouvrier, a pour lui les mêmes inconvénients que le *bourdon* et exige souvent un remaniement.

Doublonniste, s. m. Compositeur qui fait habituellement des doublons.

Dur (ÊTRE DANS SON), v. Travailler avec une ardeur sans pareille. En général, c'est dans la semaine du *batiau*, quelques jours avant la remise du bordereau, que les ouvriers *sont dans leur dur.*

Embaucher, v. Admettre un compositeur dans un atelier.

Enquiller (S'), v. pr. Être embauché.

Envoler (S'), v. pr. Quitter l'atelier, seul ou en compagnie, pour aller faire une *balade.*

Épreuve, s. f. Première feuille imprimée, destinée aux correcteurs ou aux auteurs, pour qu'ils y indiquent les fautes commises par les compositeurs. On distingue l'*épreuve en première*, la *première d'auteur*, le *bon*, la *tierce* et la *révision.*

Étoffes, s. f. pl. Écart entre le prix de revient et le prix marqué sur la facture du client. Les étoffes sont, en général, de 50 à 60 pour 100. Elles sont destinées à couvrir les frais généraux, l'intérêt du capital engagé, et le restant constitue le bénéfice réalisé.

Étouffer un perroquet, v. Expression pittoresque pour dire : *Boire un verre d'absinthe*, sans doute à cause de la couleur verte de ce funeste breuvage.

Faces (AVOIR DES), v. Avoir de l'argent, sans doute parce que la monnaie, qu'elle soit d'or ou de billon, porte le plus souvent l'effigie, la *face* d'un souverain.

Fade, s. m. Avoir son fade, c'est, dans une distribution de liqueurs ou de comestibles, être bien servi. ‖ Dans d'autres argots, le même mot signifie Argent. *Avoir son fade* veut dire alors : Recevoir son compte.

Flémard, adj. Atteint de cette maladie qu'on appelle la *flème*. Le *flémard* se distingue du paresseux en ce qu'il n'est atteint du vice de ce dernier que par intermittences.

Flème, s. f., sans doute altération du mot *flegme*. Paresse passagère. ‖ *Avoir la flème*, c'est ne travailler qu'à contre-cœur. Cet état est fréquent dans tous les ateliers le lendemain des fêtes, carillonnées ou non. Le mot — et surtout la chose — ne sont pas particuliers aux typographes.

Flémer, v. intr. Ne pas travailler; flâner.

Fonctions (FAIRE DES), v. Distribuer, corriger; spécialement aider un metteur en pages.

Fouailler, v. intr. Lâcher, reculer.

Frère, s. m. Typographe qui fait partie de la Société typographique. Un *vrai frère* est aussi celui qui ne refuse jamais de prendre une *tasse*, et qui ne laisse jamais un autre *vrai frère* dans l'embarras.

Fricoter, v. a. Prendre des sortes dans la casse de ses compagnons.

Fricoteur, s. m. Celui qui fricote, c'est-à-dire qui pille la casse de ses compagnons. Les fricoteurs sont rares.

Fripe, s. f. Nourriture. Ce mot est aussi employé dans le langage populaire.

Frusques, s. f. pl. Vêtements. Commun aux autres argots parisiens.

Galerie, s. f. Salle de composition, le plus ordinairement de forme rectangulaire. Les *rangs* sont placés perpendiculairement à chacun des grands côtés du rectangle. L'espace laissé libre au milieu est en partie occupé par les marbres.

Gosse, s. m. Gamin. Dans l'imprimerie, les *gosses* sont les apprentis.

Gourgousser, v. intr. Se répandre en jérémiades, en récriminations de toute sorte et à propos de tout.

Gourgousseur, s. m. Celui qui gourgousse. Nous avons défini ce type dans la première partie de cette brochure.

Grate, s. f. Abréviation de *gratification*. La journée des typographes, dans les ateliers de Paris, est de dix heures. Quand un ouvrage est pressé, le prote fait quelquefois travailler un ou plusieurs ouvriers en dehors des heures réglementaires, ou les jours fériés. Ces heures supplémentaires donnent droit à une gratification que le Tarif fixe à 25 centimes par chaque heure. C'est ce qu'on appelle la *grate*. Elle a été établie surtout en vue de provoquer le maître imprimeur à occuper le plus d'ouvriers possible. Il a, on le comprend, un moyen facile d'échapper à la gratification : c'est de mettre sur le même ouvrage un nombre d'hommes suffisant pour qu'il ne soit pas nécessaire d'avoir recours aux heures supplémentaires. Tous le feraient assurément, si quelquefois l'espace ne leur manquait.

Grebige, s. f. Cette expression, usitée seulement dans quelques ateliers, au *Moniteur universel*, par exemple, désigne la ligne de pied qui contient le nom d'imprimerie suivi ou précédé d'un numéro d'ordre ; c'est sans doute le nom même de celui qui fit cette petite innovation.

Guitare (AVOIR UNE SAUTERELLE DANS LA), v. Avoir le cerveau un peu détraqué. V. HANNETON.

H ! Exclamation ironique qui est employée dans une foule de circonstances. C'est l'abréviation du mot *hasard*, dont on se sert également. *H !* ou *hasard !* est employé ironiquement et par antiphrase pour dire qu'une chose arrive fréquemment. Un poivreau vient-il promener sa barbe à l'atelier, *H !* s'écrient ses confrères. Quelqu'un raconte-t-il une *sorte* un peu trop forte, son récit est accueilli par un *H !* très-aspiré et fortement accentué.

Hanneton, s. m. Idée fixe et quelquefois saugrenue. ‖ *Avoir un hanneton*

dans le plafond, c'est avoir le cerveau un peu détraqué. On dit aussi, mais plus rarement, *Avoir une sauterelle dans la guitare* et *une araignée dans la coloquinte*.

Le *hanneton* le plus répandu parmi les typographes, c'est, nous l'avons déjà dit, la passion de l'art dramatique. Dans chaque compositeur, il y a un acteur. Ce *hanneton*-là, il ne faut ni le blâmer ni même plaisanter à son sujet; car il tourne au profit de l'humanité. Combien de veuves, combien d'orphelins, combien de pauvres vieillards ou d'infirmes doivent quelque bien-être et un adoucissement à leurs maux au *hanneton* dramatique! Mais il en est d'autres dont il est permis de rire. Ils sont si nombreux et si variés, qu'il serait impossible de les décrire ou même de les énumérer; comme la fantaisie, ils échappent à toute analyse. On peut seulement en prendre quelques-uns sur le fait. Citons, par exemple, celui-ci : Un bon typographe, connu de tout Paris, d'humeur égale, de mœurs douces, avait le *hanneton* de l'improvisation. Quand il était pris d'un coup de feu, sa manie le talonnant, il improvisait des vers de toute mesure, de rimes plus ou moins riches, et quels vers! Mais la pièce était toujours pathétique et l'aventure tragique; il ne manquait jamais de terminer par un coup de poignard, à la suite duquel il s'étendait lourdement sur le parquet. Un jour qu'il avait improvisé de cette façon et qu'il était tombé mort au milieu de la galerie de composition, un *frère* peu touché se saisit d'une bouteille pleine d'eau et en versa le contenu sur la tête du pseudo-Pradel. Le pauvre poëte se releva tout ruisselant et prétendit à juste raison que « la *sorte* était mauvaise. » C'est le *hanneton* le plus corsé que nous ayons rencontré, et on avouera qu'il frise le coup de marteau.

Un autre a le *hanneton* de l'agriculture : tout en composant, il rêve qu'il vit au milieu des champs; il soigne ses vergers, échenille ses arbres, émonde, sarcle, arrache, bêche, plante et récolte. Le *O rus, quando te aspiciam ?* d'Horace est sa devise. Parmi les livres, ceux qu'il préfère sont *la Maison rustique* et *le Parfait jardinier*. Il a d'ailleurs réalisé en partie ses désirs. Sa conduite rangée lui a permis de faire quelques économies, et il a acquis, en dehors des fortifications, un terrain qu'il cultive; malheureusement ce terrain, soumis à la servitude militaire, a été saccagé par le génie à l'approche du siége de Paris. Vous voyez d'ici la *chèvre!*

Un troisième a une singulière manie. Quand il se trouve un peu en barbe, il s'en va, et, s'arrêtant à un endroit convenable, *se parangonne* à l'angle d'un mur; puis, d'une voix caverneuse, il se contente de répéter de minute en minute : « Une voiture! une voiture! » jusqu'à ce qu'un passant charitable, comprenant son désir, ait fait approcher le véhicule demandé.

Autre *hanneton*. Celui-ci se croit malade, consulte les ouvrages de médecine et expérimente *in anima sua* les méthodes qu'il croit applicables à son affection. Nous l'avons vu se promener en plein soleil, au mois de juillet, la tête nue, et s'exposer à une insolation pour guérir des rhumatismes absents.

Un de nos confrères, un correcteur celui-là, a le *hanneton* de la pêche à la ligne. Pour lui, le dimanche n'a été inventé qu'en vue de ce passe-temps innocent, et on le voit dès le matin de ce jour se diriger vers la Seine, muni de ses engins. Il passe là de longues heures, surveillant le bouchon indicateur. On ne dit pas qu'il ait jamais pris un poisson. En revanche, il a gagné à cet exercice,

Sur les humides bords des royaumes du Vent,

de nombreux rhumes de cerveau.

Hannetonné, adj. Atteint de cette maladie spéciale qu'on nomme *hanneton*. La définition donnée par Alfred Delvau n'est pas exacte. Pour lui, un *hannetonné* est un homme qui « se conduit

comme un enfant. » Ce n'est pas cela : le *hannetonné* agit en vertu d'une idée fixe, et on sait que les enfants n'ont guère de ces idées-là.

Hareng, s. m. « Nom que donnent les imprimeurs aux compagnons qui font peu d'ouvrage. Ce nom vient de l'Allemagne. » (Momoro.) Cette expression n'est plus usitée; Momoro l'écrit *arang*, sans doute d'après la prononciation et sans avoir songé qu'elle provenait de l'habitude que les Allemands avaient de manger beaucoup de harengs.

Hasard ! Expression elliptique et ironique qui peut se traduire par : *Cela arrive par hasard !* pour dire : *Cela arrive très-fréquemment.* Aujourd'hui, on emploie plus souvent *H!*

Homme de bois, s. m. Dénomination ironique pour désigner un ouvrier en conscience; il est corrigeur, homme de conscience ou chef du matériel. Se dit aujourd'hui à peu près exclusivement de celui qui fait les *fonctions* avec un metteur en pages.

Il n'y en a pas ! Réponse invariable du chef du matériel, du moins d'après le dire de MM. les paquetiers. Le chef du matériel est chargé, entre autres fonctions, de donner aux paquetiers la distribution et les sortes manquantes. On comprend qu'il soit assailli de tous côtés. On prétend que, d'aussi loin qu'il voit arriver vers lui un homme aux pièces, avant même que celui-ci ait ouvert la bouche, il s'empresse de répondre à une demande qui n'a pas encore été formulée par ce désolant : *Il n'y en pas !*

Il pleut ! v. unipers. Exclamation par laquelle un compositeur avertit ses camarades de l'irruption intempestive dans la galerie du prote, du patron ou d'un étranger. Dans quelques maisons, *Il pleut !* est remplacé par *Vingt-deux.* Pourquoi *vingt-deux?* On n'a jamais pu le savoir.

Index, s. m. Décision de la Chambre syndicale typographique qui interdit aux sociétaires de travailler dans telle ou telle maison, par suite d'infraction de la part du patron aux règlements acceptés. Les imprimeries *à l'index*, peu nombreuses d'ailleurs à Paris, sont celles où des femmes sont employées comme compositrices et où le travail n'est pas payé conformément au Tarif. Les ouvriers typographes qui consentent à y travailler sont désignés sous le nom de *sarrasins.*

Italique, adj. Penché, tortu. *Il a les jambes italiques*, il est bancal. Le sens de ce mot vient, sans contredit, du caractère dit *italique*, qui est penché.

Jacques (ALLER A SAINT-), v. Faire des bourdons. « Un compositeur que l'on envoie à Saint-Jacques, dit Momoro, est un compositeur à qui l'on indique sur ses épreuves des remaniements à faire, parce que celui qui corrige les épreuves figure avec sa plume une espèce de bourdon aux endroits omis pour indiquer l'omission. » C'est sans doute de là que vient le mot BOURDON. Il faut ajouter que l'expression *Aller à Saint-Jacques* est actuellement presque inusitée.

Justification, s. f. Longueur de la ligne, variable suivant les formats. ‖ Au figuré, *Prendre sa justification*, c'est prendre ses mesures pour faire quelque chose.

Kif-kif. Expression dont nous ne connaissons ni l'origine ni l'étymologie, et que nous orthographions tout à fait au hasard : elle s'emploie pour dire qu'une chose est la même qu'une autre : *C'est kif-kif*, c'est équivalent, c'est la même chose.

Lapin (MANGER UN), v. Aller à l'enterrement d'un camarade. Cette locution vient sans doute de ce que, à l'issue de la cérémonie funèbre, les assistants se réunissaient autrefois dans quelque restaurant avoisinant le cimetière, et, en guise de repas des funérailles, mangeaient un lapin plus ou moins authentique. Cette coutume tend à disparaître; aujourd'hui, le lapin est remplacé par un morceau de fromage et quelques litres de vin.

Nous connaissons un compositeur philosophe, le meilleur garçon du monde, qui, à tort ou à raison, se croit atteint

d'une maladie dont la terminaison lui paraît devoir être fatale et prochaine. Or une chose surtout le chiffonnait : c'était la pensée attristante qu'il n'assisterait pas au repas de ses funérailles ; en un mot, qu'il ne *mangerait* pas *son* propre *lapin*. Aussi, l'automne dernier, par un beau dimanche lendemain de banque, lui et ses amis s'envolèrent vers le bas Meudon et s'abattirent dans une guinguette au bord de l'eau. On fit fête à la friture, au lapin et au vin bleu. Le repas, assaisonné de *sortes* et de bonne humeur, fut très-gai, et le moins gai de tous ne fut pas le futur *macchabée*. C'est gentil ça, n'est-ce pas?

Lardée, s. f. Composition remplie d'italique et de romain. (B. Vinçard.) Vieilli.

Lever les petits clous, v. Composer. Un bon *leveur* est un ouvrier qui compose habilement et vite.

Lignard, s. m. Compositeur qui fait spécialement la ligne courante.

Lignes à voleur, s. f. pl. Lignes composées d'une syllabe ou d'un mot de trois ou quatre lettres qu'il était possible de faire entrer dans la ligne précédente en espaçant moins large. Les *lignes à voleur* sont faciles à reconnaître, et elles n'échappent guère à l'œil d'un correcteur exercé, qui les *casse* d'ordinaire impitoyablement. Les lignes étant comptées pleines, on conçoit l'intérêt du compositeur à n'avoir qu'un mot à mettre dans une ligne. Toutefois, c'est le fait d'ouvriers peu soigneux.

Loup, s. m. Créancier, et aussi la dette elle-même. ‖ *Faire un loup*, c'est prendre à crédit, principalement chez le marchand de vin. Le jour de la banque, le créancier ou *loup* vient quelquefois guetter son débiteur (nous allions dire sa proie) à la sortie de l'atelier pour réclamer ce qui lui est dû. Quand la réclamation a lieu à l'atelier, les compositeurs donnent à leur camarade et au créancier une *roulance*, accompagnée des cris : *Au loup! au loup!*

Louvetier, s. m. Celui qui fait des dettes, qui a des *loups*. Ce terme est pris en mauvaise part, car le *typo* auquel on l'applique est considéré comme faisant trop bon marché de sa dignité.

Macabre, s. m. Un mort. Ce mot vient peut-être de ces *danses macabres* que les artistes du moyen âge peignaient sur les murs des cimetières. La Mort conduisait ces chœurs funèbres. ‖ On dit aussi MACCHABÉE.

Macchabée, s. m. Un mort. V. MACABRE.

Manuscrit belge, s. m. Copie réimprimée. On a donné ce nom à cette sorte de copie sans doute parce qu'en Belgique, au temps où florissait la contrefaçon, on ne faisait guère que des réimpressions. D'autres prétendent que, les ouvriers belges, assez nombreux à Paris, ne pouvant autrefois déchiffrer la copie manuscrite, on ne leur donnait à composer que les réimpressions. Aujourd'hui, cette distinction a à peu près disparu.

Marcher, v. intr. Être de l'avis de quelqu'un. *Je marche*, j'approuve.

Marque-mal, s. m. Margeur, ou plutôt receveur de feuilles à la machine.

Marron, s. m. Ouvrier compositeur travaillant pour son compte chez un maître imprimeur, qui lui fournit le matériel et auquel il paye tant pour cent d'étoffes.

Mastic, s. m. Discours confus et embrouillé. ‖ *Faire un mastic*, c'est s'embrouiller dans les explications que l'on donne ; c'est quelquefois dire le contraire de ce que l'on voulait dire, commencer une phrase et ne pouvoir la terminer.

Mastroquet ou **Mastroc**, s. m. Marchand de vin.

Mèche (DEMANDER), v. Offrir ses services dans une imprimerie.

Mince, adj. pris adverbialement. Beaucoup, sans doute par antiphrase. ‖ *Il a mince la barbe*, il est complétement ivre. Commun à plusieurs argots.

Mise-bas, s. f. Grève, cessation de

travail dans un atelier. Les *mises-bas* ont lieu pour infraction au Tarif.

Moine, s. m. Endroit sur une forme qui n'a pas été touché par le rouleau et qui, par suite, n'est pas imprimé sur la feuille.

Montage, s. m. Ensemble de pratiques ou de paroles qui ont pour but de faire croire à quelqu'un une chose qui n'existe pas, et surtout de le faire agir en vertu de cette fausse croyance. On dit aussi *montage de coup*. Cette plaisanterie est fréquente dans les ateliers ; mais le compagnon, « né malin, » ne *coupe* pas toujours.

Morasse, s. f. Epreuve faite à la brosse d'une page de journal avant le serrage définitif de la forme. ‖ Se dit aussi des ouvriers qui attendent pour partir que le journal soit prêt à être mis sous presse et du temps pendant lequel ils attendent. *Morasse* vient d'un mot latin : *mora*, délai, retard.

Mulet, s. m. Compositeur qui aide dans son travail un metteur en pages surchargé de besogne. Le *mulet* est en conscience ; son office reçoit encore le nom de *fonctions ;* il serre et desserre les formes, fait corriger les paquetiers, fait faire les épreuves et descend les feuilles aux machines.

Musique, s. f. Grande quantité de corrections indiquées sur la marge des pages, de telle sorte que l'épreuve a quelque analogie d'aspect avec une page de musique. ‖ En un autre sens, Groupe de compositeurs qui calent fréquemment par suite de leur incapacité. On dit encore la *petite musique*.

Naïf, s. m. Patron. *Le vieux pressier resta seul dans l'imprimerie, dont le maître, autrement dit le* naïf, *venait de mourir*. N'est plus guère usité.

On pave ! Exclamation pittoresque qui exprime l'effroi d'un débiteur amené par hasard à passer dans une rue où se trouve un *loup*. Le *typo* débiteur fait alors un circuit pour éviter la rue où l'*on pave*.

Ours, s. m. Imprimeur ou pressier. *Ce Séchard était un ancien compagnon pressier que, dans leur argot typographique, les ouvriers chargés d'assembler les lettres appellent un* ours. (Balzac.) Cette expression a vieilli. V. SINGE.

Pallas, s. m. Discours emphatique ou plutôt amphigourique. C'est sans doute par une réminiscence classique qu'on a emprunté ironiquement, pour désigner ce genre de discours, l'un des noms de la sage Minerve, déesse de l'éloquence. Que de *pallas* finissent par des *mastics !*

Pallasser, v. intr. Faire des phrases, discourir avec emphase.

Pallasseur, s. m. Celui qui a l'habitude de faire des phrases, des *pallas*.

Paquetier, s. m. Compositeur qui ne fait que des lignes qu'il met ensuite en paquets.

Parangonner, v. intr. Allier des caractères de force différente, de façon qu'ils s'alignent ensemble. ‖ Au figuré, *Se parangonner*, c'est se consolider en s'appuyant ; s'arranger de façon à ne pas tomber, parce qu'on se sent peu solide sur ses jambes.

Pâte (METTRE EN), v. Laisser tomber sa composition ou sa distribution. Quelquefois une forme entière mal serrée est *mise en pâte* quand on la transporte. Remettre en casse les lettres tombées, c'est *faire du pâté*. ‖ Par extension, on dit de quelqu'un *qu'il s'est mis en pâte*, quand il a fait une chute.

Pâté, s. m. Caractères mêlés et brouillés qu'on fait trier par les apprentis. ‖ *Faire du pâté*, c'est distribuer ces sortes de caractères.

Pâté de veille, s. m. Collation que l'on fait dans les ateliers le premier jour des veillées. Hélas ! comme beaucoup d'autres coutumes, le *pâté de veille* tombe en désuétude.

Piau, s. f. Conte, plaisanterie incroyable. ‖ *Conter une piau*, c'est mentir, faire un conte invraisemblable. Les dérivés *piausser* et *piausseur* sont à peu près inusités. Nous ne connaissons pas l'origine de cette locution.

Pige, s. f. Tâche que doivent faire, pour être admis à la commandite, les compositeurs de journaux. La pige est de 30, 35, 40 et 42 lignes à l'heure.

Piger la vignette, v. Regarder avec complaisance quelqu'un ou quelque chose de divertissant.

Piller, v. intr. Prendre des sortes dans la casse de ses compagnons. C'est voler.

Pilleur de boîtes, s. m. Celui qui pille la casse de ses camarades. V. FRICOTEUR.

Planquer des sortes, v. Cacher les lettres ou *sortes* qui entrent en grande quantité dans un travail en cours d'exécution. L'ouvrier qui *planque des sortes* cause un préjudice à tous ses compagnons, qui ne trouvent plus celles qui devraient être dans des casses ou *bardeaux* d'un usage commun.

Plâtre, s. m. Simple paquetier et plus spécialement mauvais compositeur.

Pointu, s. m. et adj. Disposé à prendre les choses par leur mauvais côté, et, par suite, insociable, grincheux, désagréable. Ce travers n'est pas étranger aux typographes; mais le mot n'appartient pas exclusivement à leur langue.

Poivreau, s. m. Ivrogne. Que d'anecdotes on pourrait raconter au sujet des *poivreaux!* Contentons-nous de dire que ce mot tire évidemment son origine du *poivre* que certains débitants de liquides ne craignent pas de mêler à l'eau-de-vie qu'ils servent à leurs clients. Ils obtiennent ainsi un breuvage sans nom, capable d'enivrer un bœuf.

Pomaquer, v. Se faire prendre, se faire pincer. Mot à peu près tombé en désuétude.

Pompe (AVOIR DE LA), v. Avoir du travail en quantité suffisante.

Pomper, v. intr. Travailler avec une grande ardeur. Ce n'est pourtant pas la même chose qu'*être dans son dur*; c'est surtout travailler vite et pour peu de temps.

Prote, s. m. « C'est, dit Momoro, le chef ou directeur d'une imprimerie. La personne qui remplit cette place est supposée avoir des talents au-dessus du commun des ouvriers. Dans les premiers temps de l'imprimerie, des gens savants n'ont point dédaigné cet emploi. Aujourd'hui, on choisit parmi les compositeurs ceux qui réunissent les talents les plus propres à remplir cette place. » *Prote* vient du grec πρῶτος, premier. « Je dirai, ajoute Momoro, qu'un prote est *primus inter pares*, le premier parmi ses égaux. » ‖ *Prote à manchettes*. C'est le véritable prote ; il ne travaille pas manuellement; son autorité est incontestée. Il représente le patron vis-à-vis des clients aussi bien que vis-à-vis des ouvriers. ‖ *Prote à tablier*, Ouvrier qui, en prenant les fonctions de prote, ne cesse pas pour cela de travailler manuellement. ‖ *Prote aux gosses*, le plus grand des apprentis. ‖ *Prote aux machines*, Conducteur qui a la haute main sur les autres conducteurs d'un même atelier.

Quantès? Corruption de *Quand est-ce?* Lorsqu'un compositeur est nouvellement admis dans un atelier, on lui rappelle par cette interrogation qu'il doit payer son article 4; c'est pourquoi Payer son *quantès* est devenu synonyme de *Payer son article* 4. Cette locution est usitée dans d'autres professions.

Que t'es. Riposte saugrenue que les compositeurs se renvoient à tour de rôle, quand l'un d'eux, en lisant ou en discourant, se sert d'un qualificatif prêtant au ridicule. Donnons un exemple pour nous faire mieux comprendre. Supposons que quelqu'un dans l'atelier lise cette phrase : « Sur la plage nous rencontrâmes un *sauvage...*, » un plaisant interrompt et s'écrie : *Que t'es!* (sauvage que tu es!). C'est une scie assez peu spirituelle, qui se répète encore dans les galeries de composition plusieurs fois par jour.

Ranger, v. a. Mettre en pâte. Ce mot est employé ironiquement et par antiphrase. Lorsqu'un homme de conscience laisse échapper de ses mains un compartiment de casse, un paquet de distribution ou tout autre objet, les compagnons

charitables ne manquent pas de s'écrier, en appuyant sur le dernier mot : *Ce n'est rien; c'est la conscience qui* RANGE !

Rangs, s. m. pl. Tréteaux sur lesquels les casses sont placées. Un rang est disposé pour deux compositeurs.

Réclame, s. f. Mot qui se mettait autrefois à la fin d'une feuille, dans la ligne de pied, et qui se répétait au commencement de la feuille suivante. ‖ *Vérifier la réclame*, c'est s'assurer que la fin d'une feuille concorde bien avec le commencement de celle qui suit immédiatement. ‖ Au figuré, Ce qui reste dans une bouteille après que chacun a eu sa part : *Ne t'en va pas, il y a la réclame*, c'est-à-dire : Il en reste encore un peu pour chacun de nous.

Reconnaissance, s. f. V. RÉGLETTE.

Registre (FAIRE LE), v. C'est, en imprimant la retiration, faire tomber exactement les pages l'une sur l'autre. ‖ Au figuré, c'est verser le contenu d'une bouteille de façon que chacun ait exactement sa part.

Réglette, s. f. Petite lame de bois ou de métal, mince et plate, de la hauteur des cadrats, et qui sert à justifier les pages en longueur. ‖ *Arroser la réglette*. Lorsqu'un paquetier passe metteur en pages, il manquerait à tous ses devoirs s'il ne régalait son équipe ; celle-ci, à son tour, fait une *reconnaissance*, c'est-à-dire paye la moitié (à revenir) de ce qu'a payé le nouveau metteur.

Retiration, s. f. Verso de la feuille à imprimer, quand on tire en blanc. ‖ *Être en retiration*, c'est avoir atteint la cinquantaine.

Rien, synonyme de BEAUCOUP. *Il est rien bête celui-là*. Cette expression saugrenue appartient plutôt à l'argot des margeurs et des receveurs qu'à celui des compositeurs. V. MINCE.

Roulance, s. f. Tapage assourdissant que font tous ensemble les ouvriers d'un atelier en frappant avec leurs composteurs sur leur galée ou sur les compartiments qui divisent les casses en cassetins, sur les taquoirs avec les marteaux, en même temps qu'ils frappent le sol avec les pieds. Quand un *sarrasin* pénètre dans une galerie, quand un compositeur est vu d'un mauvais œil, qu'il est ridicule, ou ivre, qu'il a émis une idée baroque et inacceptable, en un mot quand quelqu'un ou quelque chose leur déplaît, MM. les typographes le manifestent bruyamment par une *roulance*. Les *roulances* ne respectent rien : les protes, les patrons eux-mêmes n'en sont pas à l'abri.

Rouler, v. intr. Aller d'imprimerie en imprimerie

Rouleur, s. m. Ouvrier typographe qui *roule* d'imprimerie en imprimerie sans rester dans aucune et qui, par suite de son inconduite et de sa paresse, est plutôt un mendiant qu'un ouvrier. Aucune corporation, croyons-nous, ne possède un type aussi fertile en singularités que celui dont nous allons essayer d'esquisser les principaux traits. Les *rouleurs* sont les juifs errants de la typographie, ou plutôt ils constituent cet ordre mendiant qui, ennemi juré de tout travail, trouve que vivre aux crochets d'autrui est la chose la plus naturelle du monde. Il en est même qui considèrent comme leur étant due la *caristade* que leur alloue la commisération. Nous ne leur assimilons pas, bien entendu, les camarades besoigneux dont le dénûment ne peut être attribué à leur faute : à ceux-ci, chacun a le devoir de venir en aide, dignes qu'ils sont du plus grand intérêt.

Les *rouleurs* peuvent se diviser en deux catégories : ceux qui travaillent rarement, et ceux qui ne travaillent jamais. Des premiers nous dirons peu de chose : leur tempérament ne saurait leur permettre un long séjour dans la même maison ; mais enfin ils ne cherchent pas de préférence, pour offrir leurs services, les imprimeries où ils sont certains de ne pas être embauchés. Si l'on a besoin de monde là où ils se présentent, c'est une déveine ; mais ils subissent la malchance sans trop récriminer. De plus,

détail caractéristique, ils ont un saint-jean, ils sont possesseurs d'un peu de linge et comptent jusqu'à deux ou trois mouchoirs de rechange. Afin que leurs bagages ne leur soient pas un trop grand embarras dans leurs pérégrinations réitérées, ils les portent sur le dos au moyen de ficelles, quelquefois renfermés dans ce sac de soldat qui, en style imagé, s'appelle *azor* ou *as de carreau*. Un des plus industrieux avait imaginé de se servir d'un tabouret qui, retenu aux reins par des bretelles, lui permettait d'accomplir allégrement les itinéraires qu'il s'imposait. Ce tabouret, s'il ne portait pas César, portait du moins sa fortune.

Mais passons à la seconde catégorie. Ceux-là ont une horreur telle du travail, que les imprimeries où ils soupçonnent qu'ils en trouveront peu ou prou leur font l'effet d'établissements pestilentiels ; aussi s'en éloignent-ils avec effroi, bien à tort souvent ; car le dehors de quelques-uns est de nature à préserver les protes de toute velléité d'embauchage à leur endroit. D'ailleurs, si les premiers ne se présentent pas souvent en toilette de cérémonie, les seconds, en revanche, exposent aux regards l'accoutrement le plus fantaisiste. C'est principalement l'article chaussure qui atteste la fécondité de leur imagination. Ce qui va suivre est de la plus scrupuleuse exactitude : deux individus, venant s'assurer dans une maison de banlieue que l'ouvrage manquait complétement et toucher l'allocation qu'on accordait aux passagers, étaient, l'un chaussé d'une botte et d'un soulier napolitain, l'autre porteur de souliers de bal dont le satin jadis blanc avait dû contenir les doigts de quelque Berthe aux grands pieds. Des vestiges de rosette s'apercevaient encore sur ces débris souillés d'une élégance disparue.

Au physique, le *rouleur* n'a rien d'absolument rassurant. La paresse perpétuelle dans laquelle il vit l'a stigmatisé. Il pourrait poser pour le lazzarone napolitain, si poser n'était pas une occupation. Une particularité due à la conversion en spiritueux d'une grande partie des collectes faites en sa faveur, c'est son nez rouge et boursouflé.

Lorsque, contre son attente, le *rouleur* est embauché, il n'est sorte de moyens qu'il n'emploie pour sortir de la souricière dans laquelle il s'est si malencontreusement fourvoyé : le plus souvent, il prétexte une grande fatigue, et se retire en promettant de revenir le lendemain. Il serait superflu de dire qu'on ne le revoit plus.

Il est un de ces personnages qu'on avait surnommé le *roi des rouleurs*, et que connaissaient tous les compositeurs de France et de Navarre. Celui-là n'y allait pas par trente-six chemins. Au lieu de perdre son temps à de fastidieuses demandes d'occupation, il s'avançait carrément au milieu de la galerie, et, d'une voix qui ne trahissait aucune émotion, il prononçait ces paroles, dignes d'être burinées sur l'airain : « Voyons ! y a-t-il mèche ici de faire quelque chose pour un confrère nécessiteux ? » Souvent une collecte au chapeau venait récompenser de sa hardiesse ce roi fainéant ; souvent aussi ce cynisme était accueilli par des huées et des injures capables d'exaspérer tout autre qu'un *rouleur*. Mais cette espèce est peu sensible aux mortifications et n'a jamais fait montre d'un amour-propre exagéré.

Pour terminer, disons que le *rouleur* tend à disparaître et que le *typo* laborieux, si prompt à soulager les infortunes imméritées, réserve pour celles-ci les deniers de ses caisses de secours et se détourne avec dégoût de celui-là, parasite sans pudeur, dont l'existence se passe à mendier quand il devrait produire. (Delestre.)

Sac (avoir le) ou **Être saqué**, v. Avoir de l'argent, être riche.

Saint-jean, s. m. Ensemble des outils d'un compositeur. Ces outils, d'ailleurs peu nombreux, sont : le composteur de fer et le composteur de bois, les pinces,

la pointe, aujourd'hui presque complétement abandonnée, le visorium et la boîte à corrections.

Saint-Jean-Porte-Latine, s. f. Fête des typographes. Elle tombe le 6 mai; mais elle n'est plus guère chômée à Paris.

Salé, s. m. Travail compté sur le bordereau et qui n'est pas terminé. Le compositeur qui *prend du salé* se fait payer d'avance une composition qu'il n'a pas faite encore et qu'il ne comptera pas quand elle sera finie; un metteur qui prend du *salé* compte des feuilles dont il a la copie ou la composition, mais qui ne sont pas mises en pages.

Le *salé* est, on le conçoit, interdit partout. On dit que *le salé fait boire*, parce qu'il n'encourage pas à travailler, et rien n'est plus juste; en effet, le compagnon, sachant qu'il n'aura rien à toucher en achevant une composition comptée et qui lui a été payée, n'a pas de courage à la besogne. Loin d'être dans son dur, *il a là flème :* de là de fréquentes sorties; de là aussi l'adage.

Sarrasin, s. m. Ouvrier qui travaille en mise-bas, et, par extension, compositeur qui ne fait pas partie de la Société typographique. Cette expression vient sans doute de ce que les Sarrasins sont des *infidèles*.

Scie, s. f. Mystification; plaisanterie agaçante. N'est pas particulier au langage des typographes. || On appelait autrefois *scie*, dit Vinçard, ce qui sert à disposer les garnitures.

Sentinelles, s. f. pl. Lettres qui tombent d'une forme quand on la lève et qui se tiennent debout sur le marbre.

Services, s. m. pl. Mot usité dans cette formule à peu près invariable du *typo* en quête de travail : *Monsieur, je viens vous offrir mes services pour la casse.*

Sibérie, s. f. Se dit de rangs situés à l'extrémité de la galerie et avec lesquels la chaleur n'a aucune espèce d'accointance. Dans quelques imprimeries, on donnait ce nom à un coin de l'atelier où les apprentis, personnages encombrants et plus spécialement affectés aux courses qu'à l'initiation de leur art, étaient relégués pour le tri du pâté. L'attrape-science, heureux de ne pas sentir là peser sur lui une surveillance constante, en profitait pour dévorer le moins de pâté possible et se livrer à toutes les malices que lui suggérait une imagination précoce. La bande joyeuse composait et jouait des drames inévitablement suivis de duels, où les épées, représentées par des réglettes, jonchaient de leurs débris le dessous des rangs. Mais tout, hélas! n'était pas rose pour nos *singes* en herbe, et plus d'une fois les jeux se terminèrent par de terribles catastrophes. L'un d'eux ayant un jour chipé chez ses parents un mirifique jeu de piquet, quatre apprentis joyeux, quoique gelant dans leur *Sibérie*, se mirent à battre bravement les cartes. A peine se les étaient-ils distribuées, qu'ils devinrent l'objet d'une panique soudaine. On venait d'entendre le frôlement d'une robe qui n'était autre que celle de la patronne, laquelle n'entendait pas raillerie. Le plus avisé, ramassant vivement les pièces accusatrices, les jeta dans sa casquette, dont il se coiffa non moins vivement. Il était temps! La patronne vit nos quatre gaillards acharnés après la besogne qui semblait fondre sous leurs doigts. Aussi leur adressa-t-elle des paroles éloquentes de satisfaction. Mais s'apercevant que l'un d'eux était couvert, et comme elle tenait au respect : « Dieu me pardonne, dit-elle, mais vous me parlez la casquette sur la tête. — Pardon, madame! » dit l'interpellé. Aussitôt le roi de pique, la dame de cœur et leur nombreuse cour dansèrent une sarabande effrénée et couvrirent le parquet, plus habitué à recevoir la visite de caractères en rupture de ban que celle de ces augustes personnages. Le jour même, nos quatre drôles avaient quitté la Sibérie et l'atelier. (Nous devons la définition de la *Sibérie* et les développements de cet article à M. De-

lestre, un des héros du drame..... L'enfant promettait!)

Singe, s. m. Ouvrier typographe. Ce mot, qui n'est plus guère usité aujourd'hui et qui a été remplacé par l'appellation de *typo*, vient des mouvements que fait le typographe en travaillant, mouvements comparables à ceux du singe. Une opinion moins accréditée, et que nous rapportons ici sous toutes réserves, attribue cette désignation à la callosité que les compositeurs portent souvent à la partie inférieure et extérieure de la main droite. Cette callosité est due au frottement réitéré de la corde dont ils se servent pour lier leurs paquets.

« Les noms d'*ours* et de *singe* n'existent que depuis qu'on a fait la première édition de l'*Encyclopédie*, et c'est Richelet qui a donné le nom d'*ours* aux imprimeurs, parce qu'étant un jour dans l'imprimerie à examiner sur le banc de la presse les feuilles que l'on tirait, et s'étant approché de trop près de l'imprimeur qui tenait le barreau, ce dernier, en le tirant, attrape l'auteur qui était derrière lui, et le renvoie, par une secousse violente et inattendue, à quelques pas de lui. De là il a plu à l'auteur d'appeler les imprimeurs à la presse des *ours*, et aux imprimeurs à la presse d'appeler les compositeurs des *singes*. » (Momoro.)

Autrefois, MM. les typographes se qualifiaient pompeusement eux-mêmes du titre d'*hommes de lettres*, et MM. les imprimeurs de celui d'*hommes du barreau*.

Sonnettes, s. f. pl. Lettres ou mots mal justifiés qui tombent d'une forme qu'on lève de dessus le marbre. Les *sonnettes* diffèrent des *sentinelles* en ce qu'elles ne restent pas debout, comme ces dernières.

Sorte, s. f. Quantité quelconque d'une même sorte de lettres. ‖ Au figuré, Conte, plaisanterie, baliverne. ‖ *Conter une sorte*, c'est narrer une histoire impossible, interminable, cocasse, et que tout le monde raconte à peu près dans les mêmes termes. Les *sortes* varient à l'infini; en voici quelques exemples : « Oui, Bidaut, » est une réplique qui signifie : « Oui, oui, c'est bien, soit; je n'en crois pas un mot. » — « Il paraît qu'il va passer sur le nouveau labeur : *le Rhinocéros*. On dit que ça fait au moins 400 feuilles in-144, en cinq mal au pouce, cran sur l'œil. » Ou bien encore : « Le prote va mettre en main l'*Histoire de la Chine*, dont la préface fera à elle seule 45 volumes in-12. » C'est une scie qu'on monte aux *nouveaux* pour leur faire croire que le travail abonde. On dit aussi : « Le pape est mort! » quand on entend remuer l'argent de la banque, parce que ce bruit argentin imite celui des cloches qui annoncent la mort du pape. — Quand un compositeur veut rompre le silence monotone observé depuis quelque temps, il s'écrie : « Tu disais donc, Matéo, que cette femme t'aimait? » comme s'il reprenait tout à coup un dialogue commencé. — Il y a aussi des *sortes* en action. « Quand un compositeur n'est pas venu travailler, surtout le lundi, dit l'auteur de *Typographes et gens de lettres*, ses compagnons prennent sa blouse, la remplissent de maculatures, en font un mannequin qu'ils placent sur un tabouret devant sa casse, lui mettent en main un composteur et lui donnent la pose d'un compositeur dans son *dur*. — Quand un compositeur n'est pas matineux, ajoute le même écrivain, ses compagnons, pendant son absence, lui font une *petite chapelle*. C'est l'assemblage de mille choses plus disparates les unes que les autres : blouses, vieux souliers, composteurs, galées, bouteilles vides, qu'on dispose artistement en trophée; puis on allume autour tous les bouts de chandelle que l'on peut trouver. »

Voici une autre *sorte* en action dont la victime s'est longtemps souvenue. C'était dans un atelier voisin du quai des Grands-Augustins. Il y a quelques années se trouvait sur ce quai le marché aux volailles connu sous le nom de la Vallée. Il arrivait parfois aux typogra-

phes de s'y égarer et d'acheter à la criée un lot de volailles : des poulets, des pigeons ou des oies. A l'atelier, on se partageait le lot acheté. Chacun contribuait au prorata de la dépense. On faisait des parts; mais ces parts ne pouvaient jamais être égales : il était impossible, en effet, de disséquer les volatiles. Force était donc de tirer au sort. Il arriva un jour qu'un jeune fiancé gagna à cette loterie d'un nouveau genre une oie superbe, une oie de 15 livres, une oie grasse, blanche et dodue. Joyeux, il l'enveloppe soigneusement dans une belle feuille de papier blanc, à laquelle il adjoint un journal du jour, puis une maculature. Il ficelle le tout et dépose précieusement le paquet sous son rang. Le soir arrive; notre jeune homme se hâte d'endosser son paletot et court tout empressé chez les parents de sa fiancée. « Je viens dîner avec vous, » s'écrie-t-il. Puis, discrètement, avec un clignement d'yeux significatif, il remet à la ménagère son précieux fardeau; car c'en était un. On se met à table, on cause, on boit, on rit. La ménagère, curieuse de faire connaissance avec le cadeau du fiancé, profite d'un moment pour s'esquiver. Elle revient bientôt après, le visage allongé, et s'assied à sa place en grommelant. L'amoureux *typo*, s'apercevant de la mauvaise humeur de sa future belle-mère, veut en connaître la cause. On l'emmène à la cuisine, et quelle n'est pas sa stupéfaction de voir son oie changée en tiges de bottes moisies, en vieilles savates et autres objets aussi peu appétissants. Un compagnon facétieux avait accompli la métamorphose. L'oie fut mangée le lendemain chez un marchand de vin du voisinage. Le fiancé, dit-on, fut de la fête.

Il existe des milliers de *sortes* dont beaucoup sont très-vieilles, et que la tradition a conservées jusqu'à nos jours.

Symbole (AVOIR, DEMANDER), v. Avoir, demander crédit. Cette expression nous paraît venir de celle-ci : *Passer devant la glace*. Comme on sait, *Passer devant la glace*, c'est payer au comptoir, derrière lequel se trouve d'ordinaire une glace. Dans cette glace, on y voit son portrait, son image, son *symbole*. Avoir *symbole*, c'est donc, par ellipse, avoir la permission de passer devant cette glace redoutée sans s'arrêter. On peut donner encore une autre étymologie : les pièces de monnaie portent sur une de leurs faces la représentation, le *symbole* d'un souverain quelconque, ou une autre figure. De là peut-être l'expression. Nous livrons ces conjectures à la sagacité de quelque Du Cange de l'avenir.

Tableau! Exclamation par laquelle on exprime la surprise ou la joie maligne que l'on éprouve à la vue d'un accident risible arrivé à un ou à plusieurs confrères.

Tableautier, s. m. Compositeur qui fait spécialement les tableaux, les ouvrages à filets et à chiffres.

Tablier (DROIT DE), s. m. Bienvenue payée par les apprentis à leur entrée dans l'atelier. Cette coutume est tombée en désuétude à Paris; mais elle est encore pratiquée en province, et particulièrement dans le nord de la France.

Taquer, v. intr. Frapper avec le marteau sur un morceau de bois nommé *taquoir*, pour égaliser les lettres d'une forme en baissant celles qui pourraient remonter. ‖ Par extension et au figuré, Frapper quelques coups légers avec le composteur sur le bord de la casse, quand un compositeur conte une *piau*. C'est une façon de protester contre ce qu'il dit; c'est un diminutif de *roulance*.

Tasse, s. f. Verre, demi-setier. ‖ *Allons prendre une tasse*, allons boire un verre.

Têtes de clou, s. f. pl. Vieux caractère usé, bon à mettre à la fonte.

Tirage, s m. Action de tirer, d'imprimer. Les éditeurs donnent souvent le nom de *nouvelle édition* à ce qui n'est qu'un *nouveau tirage*, particulièrement quand l'ouvrage est cliché.

Tirer, v. intr. Mettre sous presse, imprimer. Ce mot, en ce sens, vient sans

doute de l'opération nécessitée par l'impression au moyen des presses manuelles, opération dans laquelle l'imprimeur *tire*, en effet, le barreau.

Toquade, s. f. Manie, dada, fantaisie, inclination. Ce mot, généralement usité dans le langage du peuple de Paris, a été introduit dans l'atelier typographique et ne paraît pas y être né.

Truc, s. m. Façon d'agir, bonne ou mauvaise; plus souvent synonyme de ruse, de tromperie : *Tu sais, mon vieux, je n'aime pas ces trucs-là.* Usité aussi dans d'autres argots.

Truquer, v. intr. Avoir recours à des trucs; tromper. Usité dans d'autres argots.

Turbiner, v. intr. Travailler avec activité.

Typo, s. m. Typographe, dont il est l'abréviation. Il signifie exclusivement compositeur et a remplacé le vieille dénomination de *singe*. Par imitation, les compositrices se qualifient de TYPOTES.

Voleurs, s. m. pl. Morceaux de papier qui se trouvent collés aux feuilles durant l'impression (Vinçard), et qui produisent des *moines* sur la feuille imprimée. Momoro les appelle LARRONS.

Un grand nombre de mots purement techniques, quelques autres trop... *verts*, ont été omis à dessein : on trouve les premiers dans tous les dictionnaires; les seconds ne sauraient se rencontrer dans aucun.

FIN DU PETIT DICTIONNAIRE.

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49.

101
4258 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

NOV 27 '81

a33003 003204384b

CE Z 0145
.P3B65 1874
COO BOUTMY, EUGE TYPOGRAPHE
ACC# 1452860